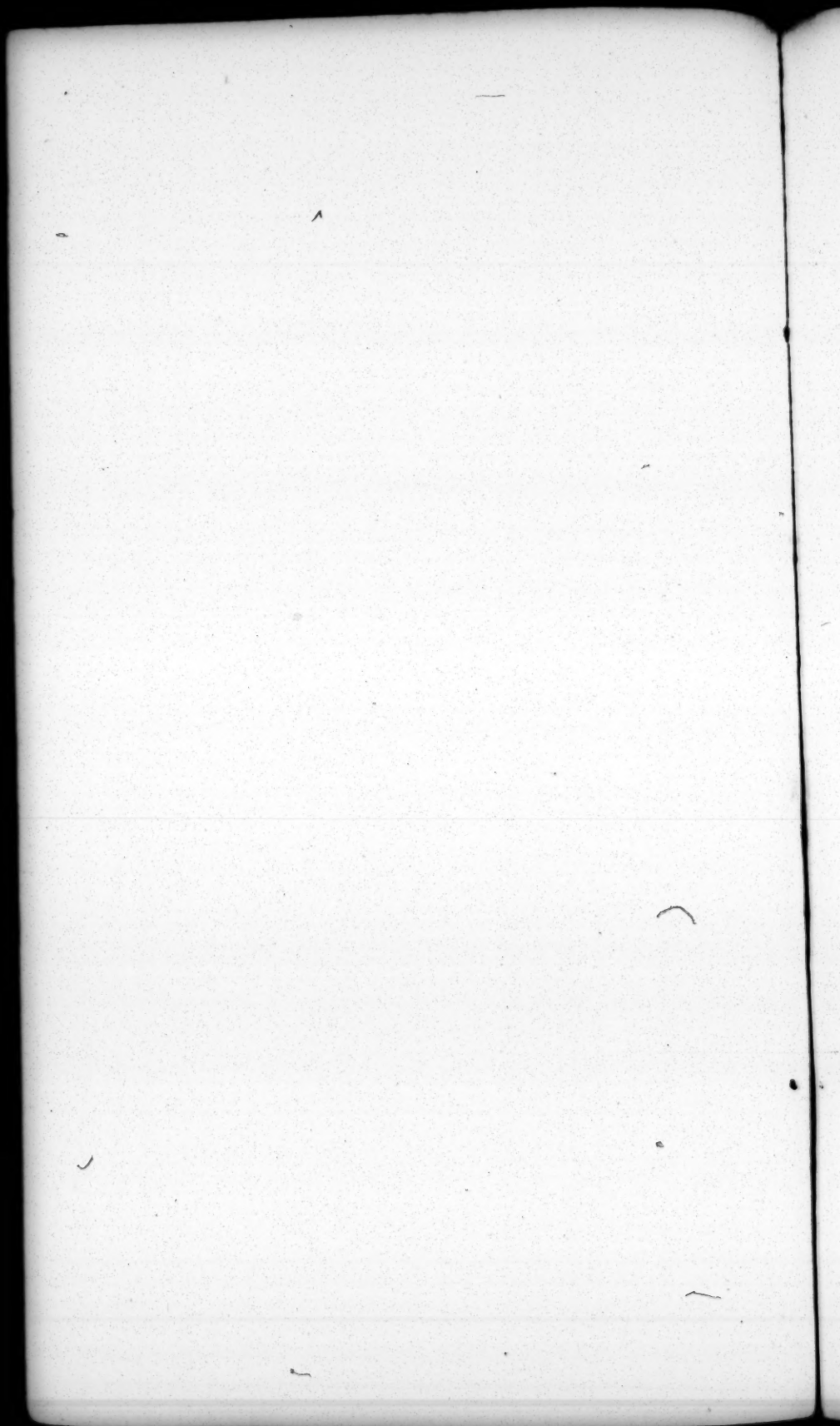


EMILIE CORBETT;

OU

**LES MALHEURS
D'UNE GUERRE CIVILE.**

SECONDE PARTIE.



ÉMILIE CORBETT;

OU

LES MALHEURS

D'UNE GUERRE CIVILE:

*Roman politique, à l'occasion de la dernière
Guerre entre l'Angleterre et ses Colonies ;*

Traduit de l'Anglois sur la quatrième Edition.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

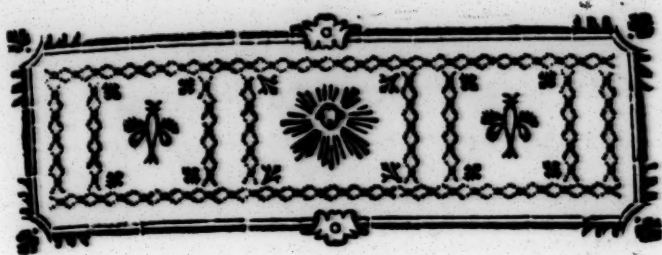
Et se trouve A MORTAGNE au Perche,

Chez N. LE PEGUCHEL, Libraire.

Et A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques,
à la Science.

M. DCC. LXX XIII.



ÉMILIE CORBETT.

LETTRE XLIV.

A Sir ROBERT RAYMOND.

SOIT ; si Hammond étoit demeuré neutre par des motifs fondés sur une semblable bienveillance, je n'aurois jamais cessé de chérir un nom qui m'est aujourd'hui devenu détestable : ainsi, je vous supplie de vouloir bien ne le prononcer plus de votre vie. Quant à moi, je *ne saurois* rester neutre. Mon âme est toute en feu, — je ne respire plus qu'une généreuse vengeance contre la barbare Angleterre ; je le déclare ouvertement : et si je

Partie II.

A

pouvois transporter ce corps déchiré hors d'Angleterre sans exposer à un danger évident une vie sur laquelle Emilie a des droits, je ne resterois pas une minute dans un pays si maudit. Nous voilà aujourd'hui au fait des sentimens l'un de l'autre; et cette matière me dérange si fort la cervelle, lorsqu'on la met sur le tapis, que j'acquiesce avec bien du plaisir à votre proposition de n'en ouvrir jamais la bouche davantage. Je ne saurois m'empêcher de conserver pour la vie mes sentimens tels qu'ils sont; mais ce qui m'assassine, c'est d'être obligé de les peindre par la parole. Ne tardez donc pas à vous rendre auprès de nous. J'ai préparé Emilie à admettre la société d'un homme aimable, et je l'ai instruite de l'ancienneté et de l'intimité de notre liaison. Adieu.

C. CORBETT.

LETTRE XLV.

A LOUISE HAMMOND.

Vous donnez l'allarme à ma curiosité, et vous la réprimez dans le même instant, ma belle et chère infortunée ! Cependant, n'est-il pas un peu dur d'avoir quelque chose de caché pour la sœur d'Edouard et l'amante déclarée d'Henri ? J'avoue néanmoins qu'il est des circonstances particulières qui peuvent justifier ce qui dans des cas généraux ne seroit pas pardonnable ; et je ne doute pas que Louise n'en ait de semblables pour autoriser son silence jusqu'à me le faire respecter. Puisse donc être à jamais sacré et hors de toute atteinte tout ce que vous souhaitez de conserver ainsi. J'attens avec une tendre patience l'instant où vous jugerez à propos de

A ij

vous ouvrir davantage ; et jusqu'à ce moment , je me contenterai de vous assurer que je prends part à tous les événemens de votre vie et de votre sort ; mais je ne me permettrai point de faire dorenavant aucune question indiscrete. Je vous dois ces procédés en revanche pour l'intérêt que vous faites voir que vous prenez à la prospérité d'Emilie, dont le principal plaisir de ce côté de l'eau qui la sépare d'Henri, consiste dans la correspondance qu'elle entretient avec Louise. Après plusieurs jours d'ennuieux divertissemens, le *trouble* qui avoit d'abord agité mon cœur, est un peu apaisé. Nous avons quitté l'air enfumé de Londres, et nous nous sommes retirés dans un canton plus serein. La maison d'un très-ancien ami de mon père, dernièrement revenu des Indes, fait actuellement notre résidence ; et elle l'avoit déjà été d'Emilie et d'Henri :

car c'est ce même *Castlebury* où mon père (qui l'a depuis vendu au présent propriétaire) avoit coutume, tous les étés, d'aller passer quelques mois avec quelques amis de choix. Depuis les malheurs qu'il a éprouvés en Amérique; — pardonnez-moi si j'en fais mention, — il déteste cette campagne, et l'a vendue, à ce que je vois, à l'agent qui étoit chargé de trouver une maison de campagne avec quelque dépendance pour Sir Robert Raymond avant son arrivée en Angleterre. L'agent a choisi cet endroit, et il est devenu le territoire de Sir Robert, avant que mon père sût qu'il devoit être occupé par un ami. Sir Robert est enchanté de l'acquisition; et mon père est ravi de voir un domaine qui lui a été une fois cher, en si bonnes mains. *Vous* devez aussi vous rappeler cette retraite, car vous étiez l'associée de notre tendre enfance. —

Louise et Edouard, Henri et Emilie formoient le précieux cercle de la petite famille. Vous me dites que vous trouvez de la consolation dans ces ressouvenirs ; mais peut-être qu'à présent ils sont trop vifs pour l'état actuel de votre âme ; ainsi, je m'abstiens d'aller plus loin.

Sir Robert Raymond, notre hôte, est un gros courtaud, bazanné, d'un caractère doux, et qui ne manque pas d'esprit : il a quelques particularités, mais elles ne sont point du tout désagréables ; il est possesseur d'une grande fortune qui lui a été léguée depuis peu, mais il ne s'en fait pas plus accroire pour cela. Son caractère est un mélange de gaieté, de bon sens et d'observations. Il a fait ses cours de médecine ; et dans sa jeunesse, a pratiqué la chirurgie en qualité de Chirurgien de vaisseau. Il est plein d'anecdotes, et fort jaloux d'animer

la conversation sans jamais s'en emparer. Quant à moi, j'ai l'honneur de faire le principal objet de son attention, sans doute parce qu'il s'aperçoit que j'ai plus besoin de consolation que d'autre chose ; et je lui rends ses civilités autant que la situation de mon cœur peut le permettre.

Cependant, quant à ce qui regarde cette campagne-ci, ma chère amie, je vois que je me suis un peu méprise. Je me trouve fixée dans un lieu où toutes les feuilles de chaque arbre me semblent consacrées. Il me semble qu'une sainte inspiration répande son souffle autour de moi ! — Par-tout où je jette les yeux, j'apperçois un des traits d'Henri. — Je foule les mêmes sentiers où nous avions coutume de nous promener tous deux, en nous tenant par-dessous le bras ; et je couche dans la *chambre* même qui étoit consacrée à son repos. Ce ne sont-là,

ma chère Louise, que de petites circonstances, j'en conviens ; mais elles affectent vivement le cœur. — Oui, ma très-chère et bonne amie, ce lieu a des douceurs, des charmes séduisants, qui conviennent à l'état de trouble dans lequel mes esprits se trouvent à présent. Quelqu'abattue, quelque'épuisée que je sois, je me sens dans la vraie situation où il faut être pour jouir comme il faut d'une telle retraite. Le tendre murmure des eaux, l'odeur embaumée de l'air, la douce tranquillité des ombrages, la fraîcheur de cette verdure qui charme et *réjouit* tout ensemble les yeux, le gasouillement des plus jolis oiseaux, l'innocente couleur des plus douces espèces de fleurs ; — toutes ces choses, soit *séparées* ou *réunies*, conspirent à procurer cette attendrissante résignation que Louise a si bien décrite, et qui est l'effet naturel d'un cœur vertueux accablé de traverses. — Malgré tout

cela , cependant je suis chagrine. Depuis qu'il ne m'est plus permis de *parler* de la chère cause de mes douleurs , j'en ressens davantage. Cette partie de mes peines qui avoit coutume de s'exhaler en parlant , se trouve actuellement redoublée par la solitude et le silence ; semblable à ces ruisseaux qui murmurent d'autant moins qu'ils sont plus profonds. Je vous écris ceci dans la cavité d'un petit rocher qui se trouve dans le jardin ou à votre heure favorite de la chute du jour , je me suis retirée au milieu de la douce odeur du soir , pour méditer et pour pleurer. Mais tandis que je parle de ma petite retraite , je m'apperçois que je vais y être dérangée , car j'entends le pas d'un importun assaillir mon oreille , — c'est Sir Robert Raymond. — Adieu , ma Louise , adieu.

EMILIE.

P. S. Si je vous cause trop d'émotion dans mes lettres , réprimez ma plume.

LETTRE XLVI.

A EMILIE CORBETT.

OH ! non, ma charmante sœur, (je ne veux point quitter ce titre) — je suis en état de la supporter à présent, — je voudrois pouvoir pleurer, — et pleurer abondamment, car je suis heureuse. — Oh ! le grand mot ! qu'on est fière quand on peut le prononcer comme moi, et dire *je suis heureuse !* J'avois dernièrement devant les yeux des objets si terribles et si pleins d'horreur, qu'en les voyant ainsi écartés, même *dissipés*, d'une manière aussi prompte et aussi peu attendue, cela me donne le courage de regarder la lumière du soleil avec plaisir ; et quand cela n'auroit que la durée passagère d'un instant , c'est un vrai bonheur pour une infortunée telle que moi. Continuez donc, continuez :

—amusez, affectez, touchez-moi. Les sensations diverses que votre plume inspire, me seront toujours agréables, et je les recevrai avec plaisir. Ah ! Emilie, Emilie, jugez quel raïon de bénédiction doit échauffer à présent le sein de celle qui a la satisfaction de voir enfin sauvé des bras de la mort, le seul trésor qui lui restoit. Jugez, jugez ce qu'une mère doit sentir lorsqu'après avoir été déchirée et lacérée dans toutes les parties de son corps, elle se trouve tout-à-coup guérie. — Hélas ! qu'ai-je dit ? Que le transport est extravagant ! Avec quelle fougue les ravissemens extatiques de joie n'emportent-ils pas un cœur peu accoutumé à un événement si heureux ! Ah ! Emilie, *Edouard est mort* : et cependant, dans ce moment, l'existence est encore regardée comme une jouissance précieuse par son et votre

LOUISE.

LETTRE XLVII.

A LOUISE HAMMOND.

CE qu'une mère doit sentir. — Je ne vous comprends pas. Et cependant de tels sentimens, dans des circonstances telles que celles-ci, ne sauroient certainement partir que d'une seule source sacrée. Une mère sentir ! Grand Dieu, Louise ! Comment faut-il que j'interprète cela ? — Que dois-je penser ? Je m'arrête pour juger de la nature de vos sensations par sympathie d'après les *miennes* ; — et malgré tout cela, je ne sais que penser. Considérez ma suspension. Considérez ce que vous devez à une amie fidèle et long-tems éprouvée ; considérez que je suis votre

EMILIE.



LETTRE XLVIII.

A EMILIE CORBETT.

Vous êtes, Emilie, vous êtes mon amie : vous êtes à mon égard, et je suis au vôtre tout ce qui est compris dans la charmante description que nous avons mille fois répétée, et que voici :

« Nous avons, Emilie, comme
» deux Dieux artificiels, créé ensemble
» une même fleur avec notre éguille.
» Toutes deux assises sur le même
» coussin, nous avons exécuté le
» même exemple en gasouillant la
» même chanson sur le même ton et
» à l'unisson, comme si nos mains,
» nos côtés, nos voix et nos esprits
» eussent été incorporés. Ainsi, nous
» avons pris croissance ensemble
» comme deux branches formées sur
» une même tige, ou une double ce-

» *rise* qui semble en faire deux : ainsi
 » avec deux corps apparens , nous ne
 » faisons qu'un cœur ».

Puis-je donc vous cacher plus long-
 tems les nouveaux droits , — droits
 que vous ignorez encore , — que j'ai
 à votre amour ? — *Que penserez-
 vous, dites-vous ? Oh ! pensez tout ce
 qu'il y a de plus tendre , — pensez que
 je mérite toute votre commisération ,
 toute votre tendresse , — pensez que
 l'unique gage d'un amour légitime et
 honorable vient d'échapper du tom-
 beau ; et pensez aussi que vous voïez
 la veuve du malheureux Edouard dans
 la personne de*

LOUISE.



LETTRE XLIX.

A LOUISE HAMMOND.

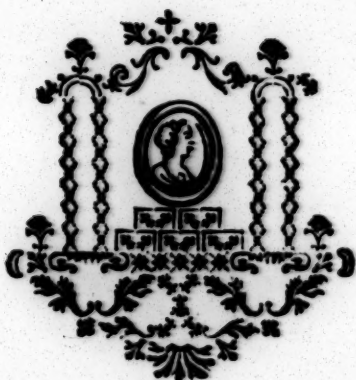
QUOI ! femme , veuve et mère d'un orphelin , — du moins d'un cher enfant qui a perdu son père ! *Mariée à mon frère* , et en voilà la première nouvelle ! Je ne réviens pas de ma surprise : la terreur s'empare de moi , et les larmes m'étouffent. Ah ! expliquez-moi ce mystère ! Puisque *vous* avez commencé , souffrez que je continue de vous tenir le même langage , et que je vous dise avec un tendre reproche : — « Avez-vous donc oublié » cette intimité qui règnoit entre nous , » ces sermens fraternels que nous » nous sommes faits , ces heures que » nous passions si agréablement lors- » que nous grondions le tems ailé au

(16)

» moment où il falloit nous séparer ;
» — avez-vous oublié toutes ces cho-
» ses » ?

Non, non, vous me *direz* tout, et
alors vous serez *en effet* la sœur

d'EMILIE.



LETTRE

LETTRE L.

A EMILIE CORBETT.

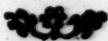
J'AI trop avancé pour reculer ; ainsi, vous *saurez* tout, quoique je fausse ma promesse, et que ma conscience me le reproche. Je suis *accoutumée* aux *souffrances*, mais la *nouveauté de la joie* étoit trop forte pour moi, et je n'ai pu la soutenir, elle m'a trahie. Je dépose donc ma confession dans un sein bien cher et bien doux ; oui, je la fais à la sœur même de celui qui m'avoit liée à lui par les liens de l'honneur, et qui m'avoit fait un double devoir d'en garder le secret. Cependant, je continuerai à vous révéler le tout sans réserve, dès que ma santé me le permettra. — L'exercice de mon courage et de mes

Partie II.

B

forces m'a réduite à un état de langueur, pire qu'aucun que j'aie encore souffert : et je me trouve encore une fois réduite à la nécessité de vous écrire de dessus le chevet de mon lit. C'est pourquoi, *suspendez* encore pour quelque tems votre curiosité ; plaignez ma foiblesse , et priez pour mon rétablissement ; — mais, sur-tout ne venez pas me voir à quel prix que ce soit , quand même vous ne recevriez point de mes nouvelles de quelque tems d'ici. Je sais comment je dois traiter ma maladie , et jusqu'à ce que je vous aie tout expliqué , je ne voudrois pas que vous vous trouvasiez encore en présence de la sœur d'Emilie et de la veuve d'Edouard. Laissez dormir mon secret dans le fond de votre cœur. Adieu.

LOUISE CORBETT.



L E T T R E L I.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

A ïez la bonté de m'expliquer si c'est manie ou vision qui me possède actuellement? C'est certainement l'une ou l'autre, il n'en faut plus douter, pourvu même que ce ne soit pas un mélange des deux dont je suis attaqué. Je ne saurois souffrir que Corbett me propose à sa fille, et je n'ai pas non plus la hardiesse de m'y proposer moi-même. Et, en vérité, plus j'en cause avec elle, (ce dont je ne manque jamais de saisir toutes les occasions convenables qui se présentent) plus je la vois, plus je l'entends parler, et plus je découvre le bon sens qui coule de ses lèvres toutes les fois qu'elle les ouvre, moins je suis en état de parler moi-même, moins je puis me per-

Bij

suader que tant de mérite, de jeunesse et de beauté voudra condescendre à avoir rien à démêler sérieusement avec un homme dont le visage est si basané, et les traits si peu faits pour inspirer des sentimens, comme le bon homme de Robert Raymond.

Elle a quelquefois une certaine manière affectueuse de soupirer amèrement et de laisser couler quelques larmes, qui vous assaillit si brusquement, que, quoique je n'ignore pas que ce soit l'effusion de son amitié pour son jeune volontaire, je n'ai pas le courage de les réprimer, et que je suis plutôt prêt à en répandre autant avec elle *par sympathie*. J'en serois capable, en vérité; oui, je sens que j'en serois capable; et je ne me suis pas assez joué des mouvemens de mon cœur, pour être en état de les déguiser.

Cependant, je ne lui ai jamais en-

tendu prononcer le nom d'Hammond depuis qu'elle est arrivée à Castleberry, d'où vous voïez que je date. Cela n'est-il pas singulier ? J'avois toujours imaginé que la langue étoit traîtresse dans ces sortes d'occasions. On apperçoit bien, ce me semble , Hammond dans ses yeux, mais *il n'est pas sur ses lèvres*. Je crois que je pourrois bien être l'interprète de ses yeux ; mais , comme ils sont le siège des sentimens les plus nobles , et qu'ils semblent faits pour exprimer ce qu'il y a de plus doux et de plus tendre , cela n'est pas étonnant. Pour vous , ami Frédéric , vous êtes un adepte dans ces sortes de matières. Donnez - moi donc quelque instruction ?

De toutes les transactions de ce grand monde , je ne connois et ne saurois guère chanter que les hauts-faits et les exploits des onguens et des emplâtres ; c'est pourquoi j'embelli-

rois peu ma cause , sans doute , si je prononçois pour moi. Je crois sincèrement que je me suis embarqué dans une entreprise très-désavantageuse ; — ce qui me confirme dans cette opinion, c'est une certaine glace qui se trouve près de la table sur laquelle j'écris. Il y a un air de *présomption* si frappant, à *supposer* que je *puisse réussir*, que si la zone torride n'avoit pas brûlé sur ma figure toutes les *traces que produit le sang*, on me verroit certainement rougir.

J'écris, comme vous voïez , à mon ancienne manière , quoique je sois forcé de dire que je suis tout-à-fait relancé hors de ma vieille route. Après tout, c'est un plaisant défiant que je possède, de croire réellement que je suis trop vieux et trop laid pour pouvoir inspirer de l'attachement à une jeune fille. Encore n'y a-t-il rien de si déplacé non plus dans cette idée. Parle

à Emilie, dit la passion. — Crains un refus, répond le sens-commun. — Eh bien ! abandonne donc ce projet, s'écrie la prudence. — « Ah ! enseigne-moi comment il faut faire pour n'y plus penser », répond l'Amour en empruntant le langage de Roméo. La jolie scène que tous ces débats pour un homme de quarante-trois ans ! n'est-ce pas, Frédéric ? Entre nous je m'imagine que, quand j'aurai différé autant que j'aurai pu, quand j'aurai agacé mes sensations, et que je me serai rendu suffisamment misérable, je serai convaincu de la propriété d'éviter une *explication*, et de me contenter de tourner le tout en partie de plaisir dans le temple de la *Fantaisie*, où un homme est libre de choisir sa maîtresse, sans avoir rien à craindre des traverses ni des contre-tems. Après tout, je ne saurois m'empêcher de m'imaginer qu'il y a une certaine pe-

tite délicatesse dans cette conduite. Cela procède d'une vive fraïeur de devenir ridicule. Les tendres attachemens, et toute la suite des sensations qu'ils produisent, sont fort agréables à vingt-cinq ans ; mais quand on a une fois attrappé le mauvais côté de quarante, je suis, ma foi, persuadé que *les belles passions* sont un peu *hors de saison*. Cependant, comme je ne me suis que très-peu trouvé en comagnie avec d'aimables jeunes filles, et jamais avec des débauchées, il se trouve que je ne crois pas qu'on puisse à dix-huit ans ressentir des ardeurs plus vives que les miennes, et je suis dans cette première affection, dans ce premier amour, (car c'en est absolument) aussi honteux et aussi embarrassé qu'un jeune garçon qui vient d'être introduit dans la société du sexe. *Cela est plus que singulier*, et peut-être *plus que pitôïable* ; mais que ce soit ce que ce voudra,

voudra, vous pouvez vous divertir de l'aveu que je vais vous faire, je sens dans toute son étendue les *tremblemens de la tendresse.*

ROBERT RAYMOND.

LETTRE LII.

A LOUISE CORBETT.

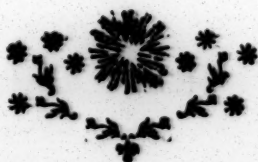
P*RIER pour votre rétablissement !*
 Ah ! Dieu ! avec quelle ferveur n'offré-je pas mon ardente prière au grand Restaurateur ! Quelque cher que me soit le nom d'Hammond, quel plaisir que je ressente à l'écrire, et quelque douces que soient les agitations que j'éprouve toutes les fois que je le vois tracé sur le papier, il me semble qu'il y a encore quelque chose de plus cher, de plus aimable et de plus affectueux dans celui de Louise Corbett. Du-

Partie II.

C

moins, le *titre qu'elle a* pour porter ce nom, semble approcher la *sœur* si près de mon sein, et la rendre si agréable à mon âme, que je ressens une joie inexprimable de cette nouvelle. Et encore un petit enfant ! — un petit *Edouard*, — n'est-ce pas ? Mais, je veux retenir le torrent, — je m'abstiendrai d'en dire davantage. Je m'en vais donc *prier pour votre rétablissement* ; et ensuite, — ah ! ensuite n'aurez-vous pas une confiance parfaite en votre sœur

EMILIE ?



LETTRE LIII.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

JE connois bien les symptômes des maladies du corps, mais je ne saurois juger aussisainement, ni avec la même précision de celles de l'esprit. Dis-moi un peu, toi, enfant gâté du raffinement, dis-moi, que doit-on penser d'une jeune demoiselle quand elle cherche elle-même toutes les occasions de s'entretenir avec vous, quand elle préfère de jaser et de se promener avec un homme de quarante-trois ans plutôt qu'avec beaucoup d'autres bien plus *jeunes* et plus *beaux* qui viennent lui rendre visite, et qui sont actuellement chez moi : et sur-tout quand elle s'offre d'être votre élève, et qu'elle souhaite de devenir savante ? Oui, oui ; vous pouvez rire tant qu'il

vous plaira, je vous le permets ; mais je vous assure que je ne suis pas sans *espérance* : car, Emilie m'a proposé, par manière de passe-tems de campagne, durant le tems qu'elle seroit ici, de —

— Ma foi, Frédéric, vous êtes un ricanneur si singulier, que j'ai presque peur de parler. —

— Durant le tems qu'elle seroit ici, disois-je, à Castleberry, d'étudier l'art de — *la chirurgie !*

Or, comme ce genre de science ne sauroit lui être absolument d'aucune utilité, je m'en vais vous dire comment je juge à-propos d'interpréter cela : — je dis que *je juge à-propos*, ainsi n'allez pas me brouiller avec cette imagination, ni brouiller cette imagination avec moi.

Je juge donc à-propos de regarder cela comme une manière honnête de me dire que mon amitié ne lui déplait

pas ; et cette idée me fait plaisir. Ainsi, encore un coup, je vous prie très-fort de n'avoir pas la barbarie de *m'enlever* cette consolation de l'âme. Hélas ! mon cher ami , la moitié des espérances de cette pauvre petite vie ne sont qu'illusion ; mais tant que cette illusion tend à nous rendre heureux, n'affectons pas de la mépriser. L'imagination n'est souvent qu'un joli nom qu'on donne dans *bien des cas* à une matière de fait. — Imaginez-vous que cela est ainsi, et cela le sera. Si la félicité git dans l'esprit, elle doit souvent dépendre des beaux *prestiges* de l'*opinion*, et on peut dire sans paradoxe, qu'il arrive souvent qu'ils ont de la *substance*. Adieu.

ROBERT RAYMOND.



L E T T R E L I V .

A Madame A R N O L D.

PAR un mot que je viens de recevoir de Louise, elle m'interdit absolument la permission de lui écrire pour le présent : et, en effet, les sentimens dont je me trouve en ce moment opprimée, sont de nature à ne pouvoir, en *aucune* manière, être offerts à une âme accablée de malheurs aussi semblables aux miens. Cependant, concentrer dans mon sein le poids énorme des chagrins que j'éprouve, ce seroit indubitablement me donner la mort. Venez donc, *vous*, ma chère Cousine, ma précieuse Caroline, venez à mon secours.

— Indiquez-moi, je vous prie, le sanctuaire où un cœur sensible peut espérer une douce tranquillité ? Dites-

moi où est le feuillage assez épais , assez impénétrable pour repousser cette terreur qui s'empare d'une malheureuse femme , lorsque l'objet de toutes ses espérances et de toutes ses craintes se trouve exposé aux dangers les plus compliqués et les plus terribles. Henri , ce Henri que vous *chérissiez* tant , est parti , comme vous savez , pour défendre son pays , signaler sa bravoure et servir son Roi. Je veux bien convenir de la nécessité de cette démarche , suivant les loix de l'honneur ; mais , je ne saurois m'empêcher de pleurer sur l'horreur extrême qu'elle présente , lorsqu'on l'examine suivant les règles du *sentiment* et de l'*humanité*.

Je n'ai pas osé répliquer aux raisons qu'il me donnoit de son départ , ni m'opposer à son ardeur guerrière. Je me suis contentée de mettre foiblement en œuvre les armes d'une femme,

de crainte que si j'eusse contesté trop vivement l'article de la séparation, mon affection n'eût paru l'effet d'un intérêt trop personnel. J'ai fait violence à la douceur de mon sexe et à la délicatesse de mon tempérament pour réprimer le torrent de sanglots qui me suffoquoit le cœur et dont la suppression l'étouffoit. En voilà bien la preuve, puisqu'il est aujourd'hui en mer, et que je l'ai laissé partir avec un vif empressement, au lieu du carnage. Peut-être qu'après tout, j'aurois pu le détourner de s'exposer à ces dangers, d'autant que l'humanité et l'amour (sentimens bien opposés sans doute à tout ce qui s'appelle ravage et guerre) sont ceux qui brillent le plus dans l'histoire sans tache de la jeunesse d'Henri. Mais, je redoutois le retour ou l'effet postérieur de l'inexorable honneur, qui auroit pu ensuite lui faire détester

la main qui l'auroit désarmé, et l'auroit enlevé à l'horreur des combats.

Cependant, *aujourd'hui*, ma Caroline, *aujourd'hui* qu'il est loin d'entendre le bruit de mes plaintes, et qu'il ne sauroit plus être arrêté par la douceur de leur impression, permettez, ah ! permettez-moi de verser des larmes, — permettez que je déteste jusqu'à l'exécration ce *pouvoir* extravagant et insatiable qui s'arroge le droit de répandre la désolation sur toute la terre ! Ah ! qu'il est terrible le démon des *combats* ! — Ce démon qui à pas de géant foule aux pieds les meilleures et les plus belles affections de l'âme, — qui se plaît à entendre les cris des blessés, et les gémissemens de ceux qui expirent, — dont les vaisseaux voguent sur une mer de pleurs, et sont poussés par les soupirs arrachés du tendre cœur. Je

le vois , je le vois ce pouvoir , sangui-
 naire , vêtu d'une robe teinte dans le
 sang de ceux qui lui sont dévoués ,
 semant par-tout la fraïeur et l'épou-
 vante. La tendre verdure du printems
 se fanne devant lui à mesure qu'il
 avance. Les fleuves d'abondance qui
 auparavant fertilisoient un monde
 heureux , se trouvent arrêtés dans leurs
 progrès , ou ne roulent plus que sur
 un lit d'eaux troublées. Voïez les lieux
 que parcourt cet impitoïable tyran.
 Les présens et les beautés de la na-
 ture disparaissent devant lui. — La
 terre ravagée ne présente plus qu'un
 affreux désert, et les Empires se trou-
 vent confondus dans le bouleverse-
 ment universel. Il traîne enchaînés à
 son char, la crainte, le désespoir et tou-
 tes les douleurs ; tandis que l'amant,
 l'ami, le père , la veuve , l'orphelin et
 toutes les vertus teignent de leur sang
 la route qu'il se trace. — Terrible

cortége ! cortége effraïant ! Et pourquoi faire tout cela ? — Pourquoi faire, ma chère Caroline ? Par quelle raison la paix de l'univers est-elle ainsi détruite ? quel motif engage l'homme à lever la main contre la vie de son frère, et à préméditer des meurtres pour s'attirer des louanges ?

Ecoute, ô humanité ! et apprend, si tu peux, *sans t'émouvoir*, les raisons qui poussent les hommes à cet excès de cruauté et de barbarie. Les Pasteurs des peuples, les Rois des différentes nations, dans le fol exercice de leur pouvoir, empiètent sur ce qu'ils appellent faussement la propriété l'un de l'autre ; pour soutenir ou pour empêcher ce qu'ils nomment une usurpation, ils rassemblent des armées nombreuses, ils exposent la vie de plusieurs peuples au ravage inévitable du fer et du feu. Des gens qui ne se sont jamais vus, qui ne se connois-

sent en aucune manière , et qui se trouvent même séparés par des distances de mille lieues , s'avancent l'un contre l'autre , et se disputent au milieu du meurtre et du carnage , la possession de quelques arpens de cette poussière méprisable qui va dans l'instant couvrir la race présente des tyrans. La terre même toute entière divisée entr'eux , ne seroit pas encore assez étendue pour satisfaire la cupidité de ces audacieux , qui ne sont cependant que de foibles mortels : et n'étoit-ce pas assez des calamités naturelles et inséparables de la condition humaine ? La vie des hommes déjà trop courte , n'étoit-elle pas assez remplie de traverses morales , civiles et sociales ? Falloit-il encore y ajouter le meurtre volontaire et prématuré ? Il n'est pas étonnant que le bruit des armes , l'agitation des combattans , cette musique politique d'instrumens

bruïans qui se font entendre dans les batailles, étouffent les cris des malheureuses victimes de la mort, fassent disparoître les sentimens de bonté et de bienfaisance gravés dans le cœur de l'homme, et empêchent la sainte humanité de faire entendre sa voix plaintive ; mais dans les momens plus tranquilles , lorsque la modération rentre dans le cœur, et y reprend cet aimable trône d'où elle avoit été chassée, combien ne nous paroîtront-elles pas impies et méprisables ces malheureuses disputes qui se terminent toujours par l'effusion du sang humain ! Ah ! s'il étoit possible que ces héros considérassent de sang-froid *les suites* de cette coutume barbare qui les pousse à défigurer et à mettre en pièces l'image vivante de Dieu même, et à ravager la terre, créée pour la commodité, le plaisir et l'utilité de l'espèce humaine sans distinction,

pour obtenir parmi leurs semblables des privilèges et des prérogatives chimériques ! — S'il étoit possible qu'ils se rendissent simples spectateurs des calamités qui suivent également les acclamations de la victoire et les cris perçans de la défaite , — qu'ils vissent la mère inconsolable, devenue veuve , succomber de douleur sur son lit , et l'enfant étendant en vain ses bras pour caresser un père dont il attend inutilement le retour , — un père haché par morceaux , laissé nud et sans sépulture sur un rivage étranger , — la pitié reprendroit ses droits sur leurs cœurs , et abjurant leurs forfaits , ils se hâteroient de cultiver , d'un commun accord , les douceurs que doit nécessairement produire parmi les hommes une fraternité générale et universelle !

Dans le moment où j'écris , déjà un grand nombre de malheureux bles-

sés et abandonnés languissent sur la couche de la douleur et des larmes, tandis qu'une multitude insensée fait retentir les échos des louanges de celui qui vient de cueillir un laurier teint du sang de ses frères, et d'acquérir à son Roi quelques arpens de terre, en préparant aux femmes de sa nation des chagrins cuisans et des peines insurmontables.

Je ne suis point politique, Madame Arnold ; je suis seulement un être humain : je suis chrétienne. Je suis un être qui fait profession de suivre une Religion de paix ; — un être aussi auquel on ne saura jamais persuader que cette forme divine de l'humanité, — cette image expresse de la Divinité, — a été créée si belle et si aimable pour devenir si cruellement le jouet de la turbulente ambition, de l'orgueil et de la folie.

Ah ! mon cher Henri ! susceptible

comme tu l'es de tous les sentimens tendres, quels seront les *tiens* aussi-tôt après l'issue d'une action sanglante? Toi, dont l'âme est plus douce que le souffle du zéphir le plus modéré du printems! — quels seront tes sentimens si tu viens à rencontrer quelque malheureuse femme accompagnée d'enfans orphelins qui viendront redemander à tes mains victorieuses, un mari égorgé, un père assassiné? Ah! Hammond, toi dont l'âme se laisse aisément pénétrer par les cris, par les pleurs, par les soupirs d'une femme, comment peux-tu résister à la seule idée de voir une famille éplo-rée se précipiter à travers les rangs des soldats, et te crier avec le ton perçant du désespoir, rends, rends-nous un mari et un père.

D'un autre côté, (car, hélas! la chance est égale) si c'étoit ta destinée que tu vins à périr, — oh! toi, le
plus

plus cher, le plus aimé des hommes et le plus digne de l'être, — si la malheureuse destinée qui n'influe que trop souvent sur le sort des héros, — venoit à ordonner que —

Oh ! Caroline, Caroline, je frissonne d'horreur. Je ne saurois imiter la pieuse et exemplaire résignation de Louise. Je suis furieuse ; je suis frénétique. Je n'y saurois tenir ; en vérité je ne le saurois ! Il n'y a ni espérance, ni devoir, ni religion qui pût adoucir ma douleur. On me verroit plongée dans l'abyme du chagrin. . . . Les larmes inondent mon papier. — Il me semble que la tête me tourne. — Je suis courbée vers la terre, — je suis — Ah ! comment pourrai-je cacher ce que je suis ? comment cacherais-je les horreurs qui abattent le courage de la cruellement affligée

EMILIE ?

Partie II.

D

L E T T R E L V.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

MA belle élève fait des progrès surprenans dans son nouveau genre d'étude : et si elle n'avoit pas le cœur trop sensible pour supporter la douleur, je crois qu'elle ne tarderoit pas à arracher l'amour conçu dans son sein , et 'à guérir elle-même les blessures de son cœur.

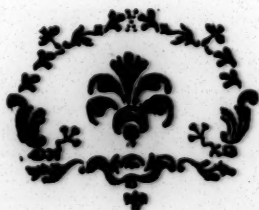
Mais ce n'est que par forme de dissipation qu'elle s'applique au travail , et l'on ne sauroit dire que cette étude sèche et aride lui en procure beaucoup : car, à travers tous les efforts qu'elle fait pour se dissiper et se déguiser ce qui l'occupe , je ne suis pas embarrassé de voir le chagrin qui la dévore. Ah ! Frédéric , que je voudrois bien qu'il me fût permis de la

soulager ! Cependant , si l'image de Henri existe toujours dans son sein , — (et en vérité , comment seroit-il possible que cela ne fût pas !) — il y auroit de la *phrénésie* de ma part de me flatter de réussir. Je voudrois n'être jamais revenu des Indes. La fortune m'a été bien contraire. Ma gaieté ordinaire commence à se passer. — Je m'apperçois que je perds tous les jours ce que j'avois d'amusant dans les façons ou le caractère , et que la paix de mon âme est sur le point de s'envoler. Est-il possible qu'une passion honnête et vertueuse produise de semblables révolutions ? Oui , sans doute , Frédéric ; et *il n'y a* qu'une passion vertueuse qui puisse les produire. L'*amour* que je ressens est chaste et pur ; et , n'en doutez point , il ne peut manquer de façon ou d'autre , d'être récompensé. Mais , il est bien aigu ; et malgré cela , nous ché-

Dij

rissons d'autant plus les blessures d'un amour délicat, qu'elles pénètrent plus profondément dans le cœur. L'amour que je ressens pour Emilie, semble s'accroître avec la difficulté de le déclarer ; et quoiqu'il me semble que je ne sois pas en état de soutenir un plus long silence, cependant la rupture de ce silence est une circonstance encore plus difficile à supporter par votre ami

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LVI.*A EMILIE CORBETT.*

EH bien ! ma chère , ma très-soumise fille ; vous , dont la conduite à mon égard a toujours été marquée au coin de la tendresse et du devoir : je ne vous ai point tourmentée en vous importunant de trop bonne heure ; — je vous ai laissée tranquille , et je vous ai livrée d'abord à la société , et ensuite à la solitude , afin que ces deux secours pussent chacun produire leur effet sur votre âme. Je n'ai point de termes pour vous exprimer combien je suis touché des efforts que vous avez faits pour tâcher d'obtenir de votre raison la conquête de votre passion : et quoique j'aie bien aperçu quelquefois les larmes couler encore sur vos joues , et senti l'haleine de

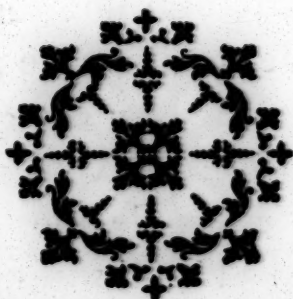
quelqu'un de vos soupirs au moment où il s'échappoit de votre sein ; cependant — — Enfin , ma chère enfant , il me semble que le tems est actuellement favorable pour vous faire part des espérances, des inquiétudes et des mouvemens qui tourmentent et agitent mon cœur tour-à-tour. Ah ! j'ai des choses de conséquence à vous découvrir ; mais, je tremble de commencer. Et pourquoi tremblerois-je ? Vous êtes tendre et obligeante. Avant de quitter ce monde terrestre, j'ai deux grands objets en vue, dont je desirois voir l'accomplissement : et aussitôt après je n'ai plus rien qui puisse m'empêcher d'aspirer au moment qui doit me réunir dans le séjour des Anges à celle qui fut autrefois ma compagne , qui fut votre mère, et qui m'a donné celle qui jouit *aujourd'hui* du titre de ma fille unique, — à celle qui dans la chambre même où je suis ac-

tuellement, a remis dans ces bras paternels, le gage de la fidélité : — oui, dans cette chambre même, car c'est *ici* qu'Emilie est née, et c'est conséquemment le lieu le plus convenable d'où je puisse dater une requête pour la supplier de me rendre sa naissance un sujet de félicité. — *En quel tems et en quel lieu* plus favorables un vieillard, un père, déposera-t-il ses desirs dans le sein de sa fille ? — Ah ! ma chère Emilie, faisons, sans *plus* tarder, l'échange de nos devoirs réciproques. Je vous aime de toute mon âme ; et je suis bien sûr que, toute extrême qu'elle est, vous me rendez bien l'équivalent de mon affection. Les tems sont bien changés, et demandent de grands changemens dans la conduite. Aïons tous deux la générosité de nous accommoder aux circonstances qui rendent hors de saison aujourd'hui, ce qui auroit été à-propos

(48)

hier. Je vous demande une entrevue. Prenez votre tems vous-même : cependant, faites attention aussi que le tems est très-*précieux*, et traitez-moi comme un ami, — traitez-moi comme un père. En voilà assez. C'est à mon enfant que j'écris. J'écris à Emilie, et son cœur palpitiera à l'idée des tendres droits de

CHARLES CORBETT.



LETTRE

LETTRE LVII.

A C. CORBETT, Ecuier.

O ! MON père, à quoi bon cette inutile préparation, cette terrible cérémonie ? Pourquoi mettre tant de formalité dans cette entrevue, et pourquoi l'annoncer avec tant de solennité ? — et l'annoncer encore par une lettre écrite sous le même toit ! Ah ! Monsieur, que présage tout cela ? Vous avez *deux* points, deux *grands* points à arranger.

Je pars, — je *vole* à votre appartement — à cet appartement *bien-aimé*, où ma vertueuse mère — Je ne puis achever, j'avoue que quelques idées terribles viennent de s'emparer de mon cœur. — Mais, je ne m'y livrerai point. Je me rendrai auprès du plus cher des pères, avant que ce bil-

Partie II.

E

let puisse volontiers arriver entre ses
mains de la part

d'EMILIE.

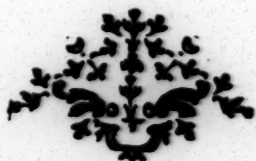
LETTRE LVIII.

A LOUISE CORBETT.

JE viens d'être tout-à-coup sommée de me rendre dans l'appartement de mon père. Il n'y est pas encore, mais j'attends son arrivée. En montant l'escalier, je tremblois à chaque marche. C'est dans cette chambre même que je suis née. Comment mon père a-t-il pu avoir le courage de vendre cette maison? — comment a-t-il pu — Ah! j'entends du bruit. — C'est lui qui vient. Depuis quelques jours j'ai pénétré un certain dessein, et je devinerois presque le but de cette entrevue. Peut-être. — Oh! Ciel, il est presque à la

porte. Il s'arrête au-haut de l'escalier. — Je l'entends soupirer très-fort. Ce n'est pas là pour moi un moment, je le sens, où je puisse soutenir une nouvelle douleur. Voici une porte particulière qui conduit à mon appartement. Mon père s'approche de l'autre côté. J'entends la clef trembler dans ses mains. Il faut qu'il soit violemment ému. Dans une *telle* circonstance, une entrevue me tueroit. — Il ouvre la porte. Je me hâte donc de m'échapper. Adieu.

EMILIE.



LETTRE LIX.

A C. CORBETT, *Ecuier.*

JE vous fais passer ce billet, mon très-cher père, dans votre appartement, pour vous prier de différer l'honneur que vous voulez bien me faire, jusqu'au moment où je serai plus tranquille. Je me trouve si subitement et si fort indisposée, que je récompenserois mal *votre* généreuse attention pour moi, si je la forçois encore à se diviser pour veiller sur l'état de foiblesse où je me trouve. Il y a plus, si je ne craignois d'avoir l'air d'exiger trop de votre complaisance, je vous supplierois de faire agréer mes excuses à la compagnie qui est ici, et je m'en absenterois tout le reste de la journée, afin d'avoir la liberté de recou-

vrer ma tranquillité, en me tenant tout-à-fait en repos dans ma chambre.

EMILIE.

LETTRE LX.

A EMILIE CORBETT.

MA chère enfant ! grand merci à vous-même pour ce soulagement. Il est bien réciproque, c'est-à-dire, que j'en avois un besoin égal à vous ; quoique le sujet qui vous le procure, m'afflige. Choisissez le moment où vous vous trouverez plus de force et en meilleure santé, pour notre tendre et affectionnée conversation. — Reposez - vous. Tâchez de rendre la tranquillité à votre cœur. Je ne serois pas *moi-même* en état de sou-

(54)

tenir l'assaut ce matin. Passez la journée aussi retirée que vous le jugerez à propos : et, quant à vos excuses auprès de Sir Robert, comptez sur votre ami et père

CHARLES CORBETT.



LETTRE LXI.**A EMILIE CORBETT.****MA CHÈRE COUSINE,**

C'EST avec bien du plaisir que je m'assieds pour répondre à la lettre que vous m'avez adressée : mais ce n'est pas sans douleur que je me trouve obligée de prendre la plume pour répondre à celles que vous avez écrites à Louise, dont la santé actuelle ne lui permet pas de le faire par elle-même. Cependant, le desir ardent qu'elle a, même en ce moment qu'elle se trouve très-malade et au lit, de calmer l'inquiétude de sa chère Emilie, au sujet de la confidence dont elle lui a promis de lui révéler les circonstances, l'engage à me charger

E iv

de vous instruire de la manière la plus précise et la plus brève dont je suis capable , des moïens qui l'ont fait devenir la femme de votre infortuné frère ; aussi-bien que des raisons qui l'ont engagée à tenir cette union secrète pour sa famille *à lui* , la *sienne propre* et pour *tout le reste du monde*. Elle s'imagine aussi qu'en comparant vos peines avec les siennes , la grandeur de celles qu'elle éprouve , pourra contribuer à vous faire paroître plus légères , celles dont vous êtes dévorée ; car en mettant tout au pis , ma chère Cousine , dans l'état où toutes les choses sont à-présent , vous avez un amant qui vit et qui peut , à juste titre , être l'objet de plus d'un espoir flatteur : tandis que la pauvre Louise se trouve journellement tourmentée par l'idée de la mort d'un homme qui lui est encore plus cher qu'un amant , — même qu'un mari et qu'un père , et

qui lui cause trop d'affliction pour que les soupirs et les larmes puissent lui procurer aucun adoucissement.

Quant à la lettre que j'ai eu le plaisir de recevoir de vous, elle décèle un cœur rempli de la plus pure philanthropie ; et je la trouve bien digne de la plume d'Emilie Corbett. Mais, croïez-moi, croïez une femme qui a eu, dès son enfance, occasion d'être liée avec des hommes dévoués au métier des armes, — croïez la fille d'un Officier vétéran et la veuve d'un homme qui a éprouvé la passion militaire dans toute sa force : croïez-*la* quand elle vous déclare que de si foibles argumens n'ont pas le moindre poids aux yeux, ni à l'esprit d'un vrai militaire. Ils ne servent qu'à faire plaindre davantage la foiblesse de notre sexe par les hommes qui se croient intéressés à montrer des sentimens contraires, et qui s'imaginent que la dignité de

leur être consiste dans un courage plus ferme. Il faut convenir aussi que quelquefois les pleurs d'une femme peuvent faire couler des larmes des yeux d'un mari ; mais elles n'y restent pas long-tems. Dans ces cas-là, la voix de la renommée publique est plus forte que celle de l'affection particulière. L'univers tient les yeux fixés sur les actions d'un officier. Un héros enflâme l'autre : les étincelles de gloire se communiquent comme une puissance électrique : la nécessité de donner un *exemple* de bravoure , se fait sentir : ce qui n'étoit tout-à-l'heure que métier , se change bientôt en passion favorite : le sang s'échauffe , le génie de la guerre s'empare de toutes les facultés , le théâtre de l'action termine enfin la perspective , l'œil du guerrier ne perce pas au-delà. La valeur et la victoire lui semble marcher devant lui. Il n'a pas le loisir de se

livrer à une sensation particulière, il croiroit favoriser les efforts de l'ennemi, s'il se livroit à un sentiment de tendresse. Il se livre donc noblement et absolument au combat : ses blessures ne sont pas capables d'arrêter l'ardeur de ses progrès dans sa carrière ; et la mort même, en ce moment, lui paroît moins redoutable qu'une défaite.

Ce ne sont pas là, ma chère Cousine, les sentimens d'un simple théoriste ; mais, ce sont ceux que j'ai recueillis moi-même des lèvres des véritables héros qui ont eu part aux actions dont ils faisoient le récit. En tems de paix, il est peu d'hommes d'aucun ordre, qui ait plus d'humanité que les Officiers Anglois ; et toutes les qualités attrayantes qui constituent les grands caractères domestiques se rencontrent chez eux ; mais, au jour du combat, ma Cousine, un devoir d'une

autre espèce les appelle , et la réputation militaire se trouve aussi facilement blessée, et ses blessures sont aussi pernicieuses à leur félicité , que celles qui viennent de la part d'une femme.

Ne permettez point à l'ardeur de votre craïon de peindre les protecteurs de notre païs comme destitués de tout sentiment de tendresse ; mais aïez au contraire quelque indulgence pour leur situation qui ne leur permet pas quelquefois de faire accorder l'amour avec la gloire , ni les devoirs de la paix avec ceux de la guerre.

Comme je finissois cette phrase, Louise m'a témoigné qu'elle seroit bien aise de vous écrire un mot *elle-même*. Elle compte être demain en état de s'en acquitter, et elle m'assure que rien de ce qui concerne l'histoire de *son* mari, *votre* frère, ne sauroit partir si convenablement d'aucune plume que de la sienne. Dans l'espé-

rance qu'elle gagnera assez de force pour exécuter son projet, je vais ploier ma lettre, et vous souhaiter le bon jour.

CAROLINE ARNOLD.

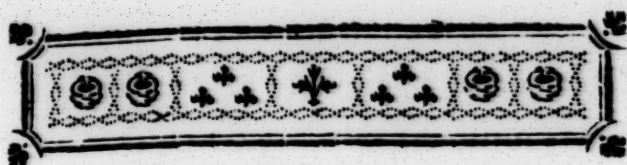
P. S. J'apprends que vous êtes toujours indisposée, et que vous pourriez peut-être avoir besoin de dissipation dans votre solitude. Dans cette vue, je vous envoie le *Fragment* d'une petite Histoire militaire qui s'est trouvée dans les papiers de mon père. Vous y verrez la preuve que l'humanité et la bravoure sont très-proches parentes ; et que le mari tendre et le bon soldat ne font souvent qu'un seul et même caractère, quoiqu'ils ne soient pas toujours à portée de se manifester dans le même instant : ou, si nous venions à examiner la chose bien scrupuleusement, nous trouverions peut-être que dans le fond, lorsque

le soldat hasarde sa vie et sa liberté pour conserver ces mêmes avantages à sa femme, à ses enfans, à ses compatriotes et à son Roi, il donne *alors* des preuves qu'il est le plus tendre amant, le plus digne mari, le meilleur père, le plus fidèle sujet et le meilleur citoïen. Je crois que ce Fragment a été composé par mon père dans sa jeunesse, et je le regarde comme un titre précieux de famille. Adieu.



FRAGMENT
MILITAIRE.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES FRÈRES

CARBONNÉS,

SOLDATS INVALIDES.

JE m'étois adressé à l'un des deux frères pour me conduire, et me faire voir les différens bâtimens qui composent l'Hôpital militaire, j'apperçus sur sa joue une cicatrice très-profonde. Je le priai de me conter l'histoire de sa blessure.

Cela n'en vaut pas la peine, me répondit-il, en montrant du doigt le tronc de sa cuisse gauche comme un sujet de curiosité bien plus important.

Partie II.

F.

Sans répondre davantage à ma question, il me mena dans un quartier différent où étoient situés les logemens des soldats pensionnés. Chacun d'eux avoit dans sa chambre un petit lit, une chaise et une table. Mon conducteur s'appelloit *Julius Carbin*. Il s'arrêta à une porte qui conduisoit à un des appartemens, et regarda par un trou qui commandoit toute la chambre.

Le moment est des plus favorables, dit-il, — car frère *Nestor* va bientôt s'y rendre, et c'est précisément un jour d'exercice militaire. Entrons.

Julius, dit le maître de l'appartement, comme nous entrions, asseïez-vous avec votre compagnie. Une petite fille qui vint à ouvrir la porte, couvrit aussi-tôt le lit d'un drap blanc ; j'avois aussi une petite fille avec moi, et nous nous assîmes tous. C'étoit précisément auprès de son frère, et non

d'un simple camarade de service, que Julius nous avoit introduits. Il y avoit dans leur air une véritable ressemblance fraternelle, elle ne consistoit pas seulement dans les traits du visage et des membres qui leur restoient, mais aussi dans les accidens qui leur étoient arrivés, dans les mutilations qu'ils avoient éprouvées par les hasards de la guerre, dans les parties de leurs corps qu'ils avoient perdues, et qu'ils avoient, pour ainsi dire, semées dans différentes contrées de la terre.

Julius étoit le plus jeune des Carbins, et se plaçant de côté sur le lit, il pria Carbin l'aîné (dont le nom étoit *Nestor*) de suspendre l'attaque, — et il nous conta son histoire.

Nous avons couché tous deux dans le même berceau, et nous avons été élevés pour le service. Nos petits bras, —

En disant cela , il fit remuer un moignon qui sailloit d'environ quatre pouces hors de l'épaule droite. — Nos petits bras —

Mais j'ai mal commencé l'histoire et d'une manière prématurée : car avant de rapporter le recit que Carbin a donné de lui-même , j'aurois dû présenter quelque discription de sa personne aussi-bien que de son frère Nestor. C'est le moignon de Julius qui m'en fait ressouvenir.

Carbin l'aîné étoit le reste d'une figure noble , qui dans le tems de sa jeunesse , avoit dû s'élever jusqu'à six pieds de hauteur. — En compensant la vigueur naturelle de sa forme , et les déprédations qu'y avoient causées le tems et les hasards de la profession , son visage portoit les marques d'environ soixante - dix ans. La courbure présente de son dos étoit favorable à la hauteur , ou plutôt au défaut de

hauteur de son appartement. Ce n'est pas sans raison , et une raison bien fondée , que j'ai appelé Nestor un reste d'homme. La nature l'avoit originaiement formé dans les proportions les plus justes ; mais dans le tems que je l'ai vu , on pouvoit dire de lui que c'étoit une grande figure réduite dans toutes ses parties. Par exemple , si vous le regardiez en face , ou pour parler plus correctement , si vous jetiez les yeux sur les restes de son visage , vous apperceviez dans sa joue gauche une profonde scarification , qu'on ne pouvoit en aucune manière comparer avec le teint rembruni de la joue droite , qui n'avoit jamais reçu de blessures. Nestor avoit coutume de dire que « la joue entière , en com-
 » paraison de la demi - joue , avoit
 » l'air d'une poltrone. C'est une joue ,
 » disoit-il , qu'on diroit n'avoir jamais
 » été dans aucun combat. Voilà , con-

tinuoit-il en tournant d'un air triomphant la tête de l'autre côté, » voilà » des marques honorables de service » vice ».

Les deux Carbins avoient en effet très-bien servi leur patrie. Les blessures dont ils étoient couverts, en rendoient un témoignage éclatant, et ils n'avoient guère sujet d'être jaloux l'un de l'autre à cet égard, et d'accuser la fortune de préférence pour l'un des deux, elle les avoit traités en frères, et partagé également entr'eux les marques de ses faveurs et de leur bravoure. Ils étoient également maltraités dans toutes les parties de leurs corps. C'est une chose curieuse de voir la manière dont les hasards de la guerre leur avoient fait essuier des blessures pour leur contentement et pour leur honneur. Au siège d'une ville, Julius perd une cuisse dans l'attaque du parapet : aussi-tôt Nestor,

pour n'être point en reste avec son frère, laisse un de ses bras dans la contrescarpe : et comme si la perte d'un bras, et sur-tout d'un bras *gauche*, n'étoit pas un équivalent comparable à une cuisse emportée par un boulet de canon, Nestor, quelque tems après, perd le pied droit qui reste au-bas d'un retranchement en Flandre.

Le jeune Carbin avoit à l'extrémité du col, la marque d'un coup de mousquet dont les balles, en glissant le long de la mâchoire gauche, avoient emporté avec elles quelques-unes des plus belles dents du monde, que l'on pourroit peut-être même encore trouver dans un des fossés. Nestor pour se dédommager des avantages que son frère avoit sur lui, a le bonheur de cacher sous son chapeau (pour raison de quoi aussi il le porte rarement sur sa tête) une respectable contusion,

qui commençant à l'oreille gauche, en a emporté non - seulement une grande partie, mais encore une portion du visage et de la tête. Il reçut cette blessure à l'attaque d'un bastion.

Outre ces blessures, qu'on pouvoit appeller d'ostentation, Julius en avoit d'autres aussi qu'on pourroit traiter de *moins orgueilleuses*, en ce qu'elles n'étoient point ostensibles. Sa chemise n'en couvroit pas moins de six de cette dernière espèce ; de sorte que sa poitrine étoit traversée de droite et de gauche, et dans tous les sens comme les lignes d'un damier. J'aperçus une certaine rougeur, un air de satisfaction et de victoire sur le visage de Julius, lorsque sous prétexte de la chaleur, il ôta son col et ouvrit sa chemise : mais Carbin l'aîné reprima bientôt l'ambition de son frère, en découvrant son bras droit jusqu'à

jusqu'à l'épaule, (ou plutôt en *me* priant de le découvrir pour lui) et en y faisant voir les cicatrices d'un grand nombre de coups de feu, qui pouvoient entrer en comparaison avec ceux qui décoroient la poitrine de Julius.

Ainsi, les preuves de bravoure étoient égales entre les deux frères; aussi disoient-ils que, si l'un ou l'autre avoit pu se glorifier d'un avantage supérieur à son frère, c'eût été un déplaisir trop vif pour leur amitié, et peut-être une occasion de rivalité et de discorde entr'eux.

Ici le Fragment se trouve déchiré.

* * * * *

**** Les vétérans Carbins, après avoir servi un très-grand nombre d'années, et avoir sacrifié une partie de

Partie II.

G

leurs membres pour la défense de leur patrie, se trouvèrent enfin hors d'état de suivre la glorieuse carrière des armes.

Ils se réfugièrent dans le temple de la Paix ; mais ils n'y entrèrent pas tout-à-fait sur le pied des membres ordinaires. Carbin l'aîné jouissoit en secret de quelques petits privilèges particuliers ; et le cadet étoit en possession des petits émolumens provenant de la peine de faire voir l'Hopital à ceux qui avoient la curiosité de le parcourir. Les débris de son corps lui donnoient une démarche singulière et frappante, qui excitoit en même-tems dans ceux qui le suivoient, la pitié et l'admiration.

Seconde déchirure dans le Fragment.

* * * * *
 * * * * *
 * * * * *

Nestor étoit d'un caractère ferme et inaltérable, que rien ne pouvoit changer. La passion des armes n'étoit point éteinte dans son cœur. L'esprit guerrier étoit encore peint visiblement dans sa petite chambre à coucher. On y voïoit encore suspendu le corselet délabré qui avoit couvert son estomac, et le fusil dont la bouche étoit presque usée à force d'avoir été chargé. Toutes ses armes étoient entretenues dans un état brillant, et il avoit toutes les semaines le soin de les nettoïer.

Mais ce n'étoit pas tout. Nestor continuoît toujours de pratiquer les exercices militaires dans sa chambre, qui n'avoit pas plus de quarante pouces de diamètre.

Nous ne fûmes pas plûtôt tous assis sur le côté du lit, qu'il nous rendit spectateurs d'une plaisante cérémonie. Il avoit six petits garçons, qui ne

respiroient que l'amour de leur païs , et se formoient en secret sous leur père , pour le service de leur païs. Il avoit coutume , trois fois par semaine , de fermer sa porte à tous les pensionnaires , excepté à son frère , et d'instruire sa petite famille dans l'art de la guerre. Tout pauvre qu'il étoit , il avoit fait la dépense de les équiper : il leur avoit fait ajuster une espèce d'uniforme , et leur avoit donné leur petit équipage complet , une épée , un fusil et une baïonnette.

Le bon vétéran leur enseignoit la science du soldat. Chaque jour étoit destiné à l'étude d'une branche particulière de l'art militaire. Les enfans de Nestor Carbin ne connoissoient point en hyver le luxe amollissant d'un chauffage artificiel ; ils savoient adoucir la rigueur de la saison par des feux plus nobles. Leur éducation étoit toute martiale. Le soir , ils prêtoient l'oreille à

l'instruction, et pratiquoient, l'épée nue, ce qu'ils avoient appris le matin. Ils fortifioient leurs jeunes bras, en les exerçant dans des combats *simulés*, afin de les préparer pour les *véritables*. Aujourd'hui c'étoit la soirée du ravelin; demain celle du flanquement: un autre jour celle de la fortification; ensuite du fossé; puis de la demi-lune; une fois de l'épaulement, et une autre de la sappe: tantôt de l'ambuscade, tantôt c'étoit les ouvrages à corne, et tantôt le bastion; tantôt le gabion, et tantôt encore les mines, le parapet, la batterie ou la tenaille.

Ils venoient précisément de commencer un engagement comme nous entrions dans la chambre.

Il vaut mieux le rapporter avant que de laisser le jeune Carbin conter son histoire. Ainsi, laissons-le donc reposer encore un peu sur le lit.

Les jeunes troupes étoient rangées

sur trois lignes de profondeur dans le milieu de la chambre ; et l'objet de l'attaque étoit un grand coffre de sapin planté debout entre les deux partis. L'un devoit former l'attaque, et l'autre la défense. Le père commandoit ; et fort à-propos survint le frère qui, au lieu de se reposer sur le lit comme nous venons de dire, s'élança avec une agilité surprenante, et par bonds et par sauts se mit à la tête de l'autre parti, en faisant une espèce de musique martiale, au moïen d'un petit tambour qu'il battoit avec le morceau de bois qui lui servoit de bras. En même-tems, Nestor faisoit entendre un sifflement qui servoit de clarinéttes.

L'engagement fut conduit dans l'ordre militaire le plus exact ; ils avançaient, reculoient, se rallioient et revenoient à la charge. Chaque petit cœur palpitait d'ambition ; chaque

œil étinceloit dans l'attente de la victoire. L'ardeur qui n'étoit d'abord que feinte , se changea bientôt en réelle ; et les deux Généraux se virent bientôt eux-mêmes animés d'une sensation sérieuse. Julius lançoit d'un côté des cris de joie , Nestor encourageoit de l'autre. Mais tout d'un coup l'aspect du combat changea : un des *assiégeans* (qui étoit un enfant d'une bravoure extraordinaire) fit l'un des *assiégés* prisonnier. Le conquérant fit briller son petit fleuret ; mais le captif versa des larmes de chagrin et d'esclavage. Le Général du côté battu affecta un air de tristesse. Son adversaire anima sa petite armée, poursuivit sa victoire, fit un *second* prisonnier, et la ville (c'est-à-dire, la boîte) fut prise.

Un cri de joie se fit entendre d'un côté, tandis que les restes de l'armée battue se sauvèrent dans un coin derrière le lit, qui servoit de camp. Julius

battit la marche mortuaire avec sa baguette de tambour de bois ; mais Nestor et ses troupes, aïant forcé les portes de la ville, (c'est-à-dire, le couvercle de la *boîte*) procéda au pillage. Elle contencit tous les magasins de l'ennemi, qui consistoient en fleurets neufs, des bonnets de grenadier, des ceinturons, des baïonnettes de bois, des confitures et des fruits. Tels étoient les prix de la conquête. Le butin acquis par la victoire, fut partagé entre les vainqueurs suivant le rang d'ancienneté. La petite fille qui s'étoit tenue pendant tout ce tems-là assise sur le lit, sauta par terre, prit un petit panier d'osier rempli de fleurs, et en sema le chemin des vainqueurs, en chantant une chanson de triomphe, tandis qu'ils marchaient autour de la chambre. Quand toutes les cérémonies furent finies, les deux partis s'avancèrent et se serrèrent la

main en signe d'amitié, et le tout finit par un *Dieu sauve le grand George, notre Roi, et un général vivat !*

* * * * *

Cet exercice militaire avoit suspendu la narration de l'histoire que Julius Carbin avoit commencé de nous raconter. Lorsque le tout fut terminé, il la reprit en ces termes :

— Nos petits bras furent exercés de bonne heure à acquérir la force pour la guerre. Car notre père dont les os —

Puissent tous les Saints répandre leur bénédiction sur eux, dit Nestor ! —

— reposent depuis plus de cinquante ans dans différens endroits de la Flandre et de l'Allemagne, adopta le premier cette méthode de discipliner ses enfans, que mon frère a suivie depuis.

Les autres enfans ont ordinairement des joujoux qu'on leur donne , parce que , par-Dieu , ils pleurent pour les avoir ; mais nous , on ne nous accor-
doit pas seulement la jouissance d'un cerceau , ou d'une toupie , sans que nous l'eussions gagné par la victoire. Comme nous connoissions la difficulté d'obtenir le prix , nous y mettions plus de valeur ; et par ce moïen , nous nous trouvâmes endurcis à la fatigue , avant l'âge où les autres enfans ont jamais entendu parler de gloire.

Les pauvres malheureux ! dit le second fils de Nestor , d'un air de mépris.

Nous étions en état de voltiger sur les coursiers du manège , avant même qu'ils pussent se tenir en selle sur leurs petits bidets de bois. Enfin , on nous fit de très-bonne heure faire notre première campagne , aussi parfaitement instruits pour le service comme

si nous l'eussions pratiqué toute notre vie, et nous nous engageâmes comme volontaires pour la défense de notre país.

Cela est bien vrai, dit Nestor.

La nature, — que je ne cesse de remercier, malgré la perte d'une partie de mes membres, — ne nous avoit pas donné une tournure désagréable : et nous entrâmes au service avec un visage aussi efféminé que celui de notre mère. — (Vous passiez pour son véritable portrait, vous Nestor, vous le savez bien.) — Mais, dès notre première campagne, nous n'eûmes plus la crainte de rougir de ce côté-là. Elle eut lieu pendant les plus grandes chaleurs de l'été ; et l'ardeur du soleil nous débarrassa bientôt d'une délicatesse qui doit faire rougir de honte le front d'un soldat. Oh ! que nous eûmes de plaisir lorsque de retour à la maison paternelle, nous

nous apperçumes de ce changement.

Je m'en souviens bien , dit Nestor en souriant.

Le teint efféminé que nous tenions de notre mère , se trouvoit entièrement effacé ; chacun de nos traits s'étoit fortifié. Le soleil avoit gravé en caractères noirs sur notre front le mot *héros* , et nous nous glorifyions de la dignité de notre couleur tannée.

Mais , faites bien attention , Monsieur , à cette circonstance plaisante de notre vie. Deux petites capricieuses avoient prétendu nous aimer avant notre campagne , lorsque nous étions seulement de beaux garçons , c'est-à-dire , avant que nous *valuissions la peine* d'être aimés : à notre retour , elles nous reprochèrent notre couleur mâle et rembrunie. Elles auroient toujours voulu voir en nous le rouge et le blanc du teint d'une *femme* , et elles nous troquèrent pour de nouveaux amou-

reux. — En un mot, ces deux filles nous ont changés, Monsieur, pour deux drôles que le bruit de la grêle seule auroit fait cacher dans un terrier de lapins.

Elles ont bien fait, dit Nestor; et nous en avons été vengés : l'un de ces coquins a été pendu pour vol de moutons; et l'autre, comme vous savez, doit être mis au pilori d'aujourd'hui en huit.

Et je vous l'arrangerai comme il faut, je vous assure, dit l'un des enfans de Nestor.

Non, mon fils, non, reprit le père; ce n'est pas là un sujet digne de la colère du fils d'un soldat.

Depuis ce tems-là, Monsieur, nous n'avons pas eu un instant de repos. Nous avons cru qu'il étoit de notre devoir de marcher pour la défense de l'Angleterre dans tous les endroits de

l'Europe, où elle avoit besoin d'envoier des troupes.

Mon père, dit l'aîné, quand croïez-vous que nous pourrons avoir la *guerre* ?

Mon frère donc, Monsieur, — (continua Carbin, qui ne se démontoit pas aisément) — mon frère, Monsieur, eut l'avantage d'éprouver le premier malheur.

Vous ne l'appellez pas par son vrai nom, dit Nestor.

Il eut le triomphe de recevoir la première marque d'un guerrier.

Je suis l'aîné, dit Nestor, et le premier coup m'appartenoit par droit de naissance.

Mais je ne tardai pas à être de niveau avec lui ; car, vers la fin de la campagne, un coup de feu tiré au hasard, — lorsque j'y pensois le moins, — donna les quatre doigts de

ma main gauche à l'ennemi. Ce fut dans cet état que nous prîmes nos quartiers d'hiver.

Mais, mon frère ne fut pas plutôt guéri de sa blessure au visage —

Tenez, Monsieur, dit Nestor ; vous pouvez bien en voir la marque-ici. — au visage, qu'il en reçut une bien plus violente au cœur !

Au cœur ! s'écria le plus jeune des six garçons, en portant la main sur le côté de son père ! — certainement vous voulez rire ; le voilà en vie et de bonne humeur, car je le sens battre.

Dieu veuille le conserver longtemps de même, répondit l'aîné. Ce sera un triste jour pour nous, je t'assure, quand il s'arrêtera.

Donne-moi la main, Ferdinand, dit Nestor : et vous, mon frère, continuez toujours votre histoire ; car elle amuse Monsieur et sa petite fille,

et je suis bien aise aussi de l'entendre. Vous avez toujours eu le talent de bien raconter une histoire, dès votre enfance. Continuez.

— Voudriez-vous le croire, Monsieur, que mon frère défiguré par toutes ses blessures, eut l'impudence d'attaquer une des plus jolies filles de toute l'Angleterre.

De tout le *monde*, vous auriez pu dire, s'écria Nestor en secouant les genoux.

— Comme un brave enfant de Mars, il poussa sa pointe droit, présentant son *plus mauvais* côté à la fille, et lui fit entendre que toutes ses cicatrices étoient autant de lettres de recommandation auprès d'elle.

— De cette manière, il continua à battre la citadelle qui trembloit dans le sein de la pauvre fille ; et, en moins d'un mois (qui n'est rien du tout pour un pareil siège) il fit son entrée en triomphe

triomphe dans la citadelle de ses affections.

Par le sang que j'ai versé , dit Nestor, et par le peu de gouttes qui coulent *encore* dans mes veines, Françoise étoit la meilleure et la plus brave créature qui partagea jamais la couche d'un soldat.

Nestor, dit Julius, taisez-vous. — Ses membres, Monsieur, étoient presque toujours par voie et par chemin. La guerre les lui a emportés. Mais, qu'est-ce que cela fait ? Il n'en étoit pas moins jovial. Ne t'embarrasse pas, va, Françoise, (disoit-il quelquefois à sa femme) je n'ai pas encore tout perdu. N'aies pas peur. Quand je serois réduit à n'avoir plus que le tronc, je serois encore des bons. Quand un soldat a des enfans qui ont du sang dans les veines, il est invulnérable. Il est immortel dans ses fils.

Allons, mon père, *tirons* une botte

Partie II.

H

nous deux , reprit ardemment un des petits garçons , en montrant son fleuret.

C'est ainsi que mon frère réparoit les blessures qu'il avoit attrapées à la guerre. Mais, quoi qu'il en soit, des blessures ne sont toujours que de pauvres ressources dans une famille. Nous avons souvent disputé là dessus, mon frère et moi. « Julius, (disoit-il) tu » n'es encore que la moitié d'un fidèle » sujet. *Toi*, tu ne rends à ton païs » que les services d'un seul individu ; » tandis que *moi*, je lui fournis les forces d'une famille entière. Comme » *individu*, tu ne saurois vivre longtemps ; mais si tu avois eu soin de te » *multiplier* comme j'ai fait, tu aurois » droit d'espérer de vivre et de conquérir encore pendant mille ans. » Mon frère, mon frère, ce n'est pas » là raisonner juste : un soldat est plus » dans le cas de se marier que tout » autre homme dans les Domaines de

» Sa Majesté : il y est obligé , en vérité » . Malgré toutes ces raisons , Monsieur , on n'a jamais pu gagner cela sur moi . Non ; quoiqu'après que j'ai perdu ma cuisse , j'ai trouvé une honnête fille qui m'a offert de jeter mon havresac sur ses épaules . A vous dire vrai , je n'aimois pas certaines cérémonies entre mon frère et ma sœur , quand ils se séparoient . Il est vrai que Françoise ne pleuroit pas beaucoup ; mais , suivant moi , elle *avoit l'air* cent fois plus affectée qu'une paire d'yeux mouillés n'auroit pu l'exprimer .

Ici , Nestor toussa fortement .

Et , quant à mon frère , quoiqu'il affectât d'enfoncer son chapeau d'un air fier , — qu'il prétendît avoir attrappé un rhume , — qu'il frottât son habit , et fît bien du tapage , il n'étoit jamais bien rassis — et comment diable , *auroit-il pu l'être !* — pendant plus de huit jours après . Ces sortes

H ij

de choses-là , Monsieur , sont contre nature. Qu'un boulet de canon vienne à nous friser le toupet , ce n'est qu'une bagatelle ; il peut se faire qu'il vous emporte la tête , ou qu'il ne fasse que vous ôter votre chapeau ; de façon ou d'autre , ce n'est pas grand-chose. — Mais que les pleurs d'une femme , les cris perçans d'une épouse viennent traverser vos idées dans les derniers momens ! — Non , Monsieur , — non , morbleu , — il n'y a pas moïen de supporter cela. — Je veux vivre et mourir garçon !

Mais ce n'est pas là le pis de l'affaire , Monsieur. La mort vient quelquefois au bout du compte pour *démonter* un soldat malgré tout son courage. Elle vint frapper à la porte de frère Nestor , et enleva Françoise , tandis qu'elle le soignoit d'une fièvre que lui occasionnoit une de ses blessures. Morbleu ! ce fut-là un terrible jour , Nestor , n'est-ce pas ?

Terrible ! dit Nestor en détournant la tête de la compagnie. —

Elle mourut subitement. Courage, lui dis-je, mon frère. Il fit signe de la main, et ne répondit point. Allons, mon frère, prenez courage. « Insensé, repliqua-t-il en colère, — (s'il m'avoit appelé ainsi de sang-froid, je l'aurois fait sortir sur le champ) — » insensé, dit-il, (d'une manière qu'on ne pouvoit s'empêcher de lui pardonner, et frappant son pied par terre) » est-ce devant l'ennemi ou » devant Dieu, suivant toi, que je » suis pour m'inviter au courage ? A » quoi sert le courage devant le Tout- » Puissant ? C'est à la *patience* que tu » devrois m'exhorter ». Je ne repliquai rien : car la pauvre Françoise étoit là morte devant ses yeux : et n'y ayant qu'un lit, tant grand que petit, dans la chambre, les morts et les vivans étoient couchés ensemble.

Mon enfant, (dit Nestor à sa petite fille qui sanglotoit à côté du lit, avec son tablier sur ses yeux) — approche ici. Tu *ressembles* à ta mère, — embrasse-moi.

Nestor, continua Julius, mit un crêpe autour de son bras, et son âme étoit en deuil. Il mit Françoise en terre. La décence —

N'allez pas plus loin, dit Nestor. — la décence demandoit, Monsieur, ma présence. Mon pauvre Carbin versa alors les premières pleurs que j'aie jamais vues sur ses joues. Oh ! son attendrissement l'avoit rendu plus faible encore, je crois, que jamais sa mère n'avoit été. Il vouloit empêcher l'homme d'enfoncer les clous dans la bière. —

Julius, *n'allez donc pas plus loin*, je vous dis, (s'écria Nestor en serrant sa petite fille sur son sein).

Je voudrois bien que mon oncle

retint sa langue , dit l'un des petits garçons.

Il leva le couvercle du cercueil , et y donna encore un coup d'œil , (continua Julius). Il jeta un regard languissant dans la fosse. Il passa doucement sa main sur la bière au moment où l'on commença à la descendre. Il s'agenouilla sur le bord de la fosse , pour voir si on la plaçoit *doucement* dans la terre. Il la laissa enfin aller , et dit qu'il étoit parfaitement résigné ; et s'en vint , puis retourna , et s'en fut une seconde fois , se tordant les mains , et protestant toujours qu'il étoit bien résigné. —

Veux-tu m'*assassiner*, Julius ? dit Nestor : arrête-toi , te dis-je !

— Enfin , Monsieur , il fit tant de choses en cette occasion , que certainement si un homme sent qu'il est capable d'aimer une femme , il doit prendre le parti de demeurer garçon.

Le Fragment est ici tout effacé, et contient plusieurs pages qui ne sont pas lisibles.

* * * * *

**** Après l'engagement, les pensées sérieuses revinrent encore. — Julius se frotta le visage deux ou trois fois sur le traversin, et protesta que tant que le vent continueroit de ce côté-là, ses vieilles blessures le chatouilleroient un peu.

Et dans cet Hopital, Monsieur, nous voilà logés pour le reste de nos jours, dit Julius.

Il se frotta encore une fois le visage sur l'oreiller. Enfin, dit-il en se levant, chacun a son tour !

Là-dessus, Nestor commença à siffloter, — non pas un de ces airs qu'inspire la tranquillité d'esprit, mais un sifflement qui annonçoit un esprit rempli

rempli de contemplation : à mesure qu'il procédoit, il devenoit plus lent et plus pensif; sur la fin, il ne put retenir une larme. Elle coula presque jusqu'au bord de la lèvre supérieure; et, quoique la douleur qu'il ressentoit intérieurement, lui fît secouer la tête, et que cette larme tremblât sur sa joue, elle ne tomba point.

Quand il eut ouvert la porte, je saisis l'occasion de lui glisser quelque chose dans la main.

Il le prit comme un brave et digne homme doit prendre de l'argent quand il a besoin de secours, et qui ne trouve point de honte à en recevoir. Un sourire modéré se fit voir sur son visage; mais la larme y restoit encore.

La main de sa fille étoit toujours dans la sienne; et aïant apperçu cette larme, elle alloit prendre son mouchoir pour l'essuier.

Laissez cela là , ma petite , dit Nestor ; *C'est à votre mère.*

Que les Carbins sont dignes d'envie , dis-je comme nous sortions dans la rue !

Vous nous faites trop d'honneur , repliqua Nestor en s'inclinant un peu.

Après avoir fait deux ou trois pas , je revins en arrière.

Sa larme s'étoit détachée de sa joue , probablement au moment où il avoit fait la révérence.

Elle s'étoit placée sur le visage de ma petite fille ; et là elle pendoit comme une goutte de rosée sur un bouton de rose.

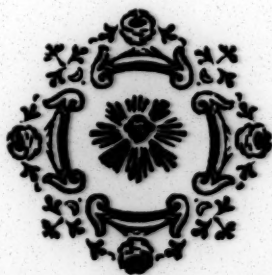
Bon Dieu , dis-je , quel changement subit !

En disant cela , je m'apperçus qu'elle s'étoit évanouie de la joue de ma fille , pendant que je faisois l'exclamation.

Hélas ! elle est donc tout-à-fait évanouie ! dis-je.

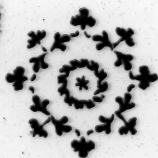
Point du tout ! en portant ma main à mon visage, quelque tems après, je trouvai que cette offrande précieuse de la sympathie avoit changé une troisième fois de résidence, et trembloit sur ma propre joue. Je la bénis,

* * * * *



LETTRE LXII.*A EMILIE CORBETT.*

DANS les momens d'intervalle que j'ai pu saisir au milieu de mes souffrances, j'ai jetté sur le papier un récit de ce qui me concerne ; et je l'enverrai l'ordinaire prochain à Emilie, que je prie instamment de me faire savoir tout ce qui concerne son bonheur et sa santé.

LOUISE CORBETT.

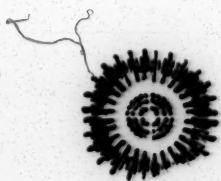
LETTRE LXIII.

A LOUISE CORBETT.

L'ENTREVUE a eu lieu, et je ne puis vous dire autre chose, sinon que de nouvelles horreurs viennent encore d'être accumulées sur le cœur saignant

d'EMILIE.

P. S. Eh ! que prouve le Fragment de votre Caroline, sinon, à prendre tout du plus beau côté, que la *guerre* est aussi terrible qu'elle est glorieuse !



LETTRE LXIV.

*M. CORBETT à son Homme-
d'affaire.*

IL ne m'est absolument pas possible de faire cette somme ; ainsi, je ne vois plus que la ruine totale du malheureux

CHARLES CORBETT.

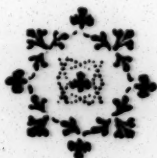


LETTRE LXV.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

LES jours de plaisanterie sont passés. Le caractère de mon cœur est changé. Emilie est malade. Son père se trouve accablé de quelque violente calamité qu'il s'efforce de cacher. D'après ces circonstances, dans lesquelles se trouve la maison, vous devez bien vous imaginer quelle peut être la malheureuse situation de

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXVI.

A LOUISE CORBETT.

JE ne sais si je pourrai vivre encore assez long-tems pour vous rapporter les horreurs de ma situation !

Le soir même du jour que je demandai à mon père la suspension de notre entrevue, je sentis en moi une impulsion plus forte et plus sérieuse que celle d'une curiosité ordinaire, qui me faisoit souhaiter de connoître toute l'étendue de mes soupçons.

Avant cette entrevue, ma douleur étoit déjà assez grande. Hélas ! nous ne cessons de nous écrier que notre cœur est prêt à succomber, sans savoir quel surcroît de peines il est encore en état de supporter, au moment même où nous l'en croïons le plus surchargé.

Approche, ma chère Emilie, me dit mon père — en me tirant doucement à lui, — sa main trembloit en touchant ma robe, — approche, je veux te remercier de la longue suite de douces complaisances que ton cœur respectueux a versées dans mon vieux sein. Sans toi, mon enfant, ton infortuné père n'auroit point de consolation.

Infortuné, dites-vous, Monsieur !

Oh ! très-infortuné, ma chère Emilie ! je suis dans l'adversité, — adversité *civile*. Et elle est à tel point, que j'ai été forcé (ah ! la cruelle nécessité) de me défaire de ce beau château qui depuis plus de cent ans n'avoit eu d'autre maître que des *Corbett*. Cette chambre même où nous sommes actuellement, qui a donné — oh ! épargne-moi, Emilie, — cette chambre même où nous sommes, le lieu sacré de *ta naissance*, appartient à-présent à

un autre , aussi-bien que les terres héréditaires qui sourient autour d'ici. Il faut avouer pourtant que ce n'est pas d'aujourd'hui que cette ruine a commencé ; mais, je l'ai cachée à tout le monde, (et sur-tout) à toi, jusqu'aujourd'hui que je me trouve dans les *bras de la pauvreté*. Il y a actuellement une saisie dans ma maison de Londres , qui renferme les restes d'une fortune qui montoit, il y a quelques années, à cent mille guinées.

— Cette maudite guerre ! — cette cruelle dispute *américaine* ! — cette civile furie qui a divisé les intérêts communs d'un même peuple !

— Ce n'est encore là que le commencement ! — mais quelle en sera la fin ? Oh ! esclavage ! — oh ! emprisonnement ! que tes murailles et tes fers sont horribles à celui dont le sein est embrâsé de la flâme divine de la liberté ! — qu'ils sont insupport-

tables à un vieillard ! — à un père dont la fille ne peut avoir de rang et de prérogatives dans le monde, qu'en raison de la distinction qu'on accorde à son père.

Oh ! toi, fleuve charmant, qui couloit d'une fontaine dont les sources sont arrêtées ; — que faut-il, que faut-il faire à-présent ?

Le coup *décisif* m'a été porté hier. Avant cette affaire-ci, j'avois encore une riche cassette en réserve ; — mais elle est partie : la dernière capture nous en a privés. Elle auroit encore suffi pour mon âge et pour votre jeunesse ; mais le courrier d'hier —

Il est inutile de détailler ce malheur. Il m'écrase, il est sans remède, il me ruine. Je suis à la mendicité.

Oh ! ma chère Emilie ! dont l'éducation répondoit à de si hautes espérances, que vas-tu devenir ? Ton frère est tué. Ton père vieux et énervé, en

proie à la douleur du corps par le plus cruel de tous les maux humains, et aux peines de l'esprit par les réflexions les plus cuisantes ! Votre bien , tant ici que dans l'Amérique , (car ce qui est à moi est naturellement à toi) perdu et ruiné !

Ma chère Emilie ! que vas-tu devenir ? Voudrois-tu me rajeunir , — voudrois-tu rétablir ta fortune ? —

Je ne pouvois ouvrir la bouche , ma chère Louise.

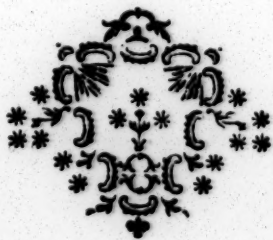
Si vous *vouliez* , continua mon père , écouter sans dédain ces accens qui vous informent qu'il y a un homme — riche , généreux , vertueux , respectable , et que vous estimez vous-même , — un homme qui regarderoit *la main d'Emilie* —

Ah ! qu'ai-je dit ? — Sacrifice hon-teux ! pardonne , pardonne-moi , mon enfant ; tu ne seras pas vendue , mon amour. Non , non ; soïons au-dessus

de ce vil commerce. Entrons ensemble dans l'empire de la misère. Soïons pauvres, — soïons nécessiteux, — combattons ensemble les besoins ordinaires de la nature, — mais ne nous rendons pas *méprisables*.

Je tombai presque morte entre ses bras, dans les bras d'un père fondant en larmes, et qui, ploïant sous leur poids, me portèrent sur le lit ; lit où je suis encore, et où probablement, dans peu de jours — Oh ! adieu, la pauvre

EMILIE.



LETTRE LXVII.

A EMILIE CORBETT ()*.

NON, ma chère sœur, je ne vous enverrai pas une longue histoire ; et quand je le voudrois, je ne le puis. Je vais vous renfermer en peu de pages, les principales circonstances, et cela sera suffisant jusqu'au tems où nous pourrons converser ensemble. — Votre père avoit toujours eu l'ambition d'augmenter la fortune d'Edouard par un mariage ; et Edouard de son côté étoit persuadé qu'il en avoit assez pour remplir ses desirs. Il instruisit son père de l'amour qu'il avoit pour Louise. Cet aveu produisit une dispute. Mon frère s'y trouva présent. Il entra au moment où votre

(*) Avant la réception de la précédente.

père s'écrioit : « Que peut-on attendre autre chose que mendicité avec une fille telle que Louise Hammond, qui a à peine cent guinées de revenu » ? — La conversation n'alla pas plus loin.

Monsieur, (dit Henri à Edouard quand ils furent seuls) si tout autre homme sur terre que le père d'Emilie avoit parlé comme il a fait de ma sœur, il en auroit été sévèrement puni. — J'aime Emilie Corbett, et c'est à elle qu'il doit —

Et moi, Monsieur, j'aime *Louise Hammond*, (repliqua votre frère) mais mon père a un bras, et s'il venoit à lui manquer, il a encore celui d'un fils pour le défendre des insultes d'un enfant, s'il osoit —

Ce lieu n'est pas propre à discuter cette affaire, dit Henri. Ils sortirent. Henri défendit à Edouard, en termes de la dernière rigueur, de ne penser

jamais plus à la main de Louise , tandis qu'Edouard de son côté exigea que Henri renonçât à engager dorenavant l'affection d'Emilie. Ils se promirent réciproquement d'observer la défense, et en cas qu'ils y manquassent , de terminer l'affaire en gens d'honneur. Edouard cessa ses visites ; et j'en ignorois la cause. Henri en fit autant, et vous demeurâtes également ignorante du motif. Je tombai malade ; la fièvre s'empara de moi, et on désespéra de ma vie. Edouard apprit ma maladie, et choisit pour me venir voir, un moment qu'il savoit que mon frère n'étoit pas à la maison. Il me trouva à l'extrémité ; — la fièvre étoit devenue putride , et le médecin avoit ordonné qu'on ne laissât personne approcher de mon haleine plus près que la nécessité ne le demanderoit : mon lit étoit semé d'herbes propres à prévenir l'infection. Au mépris de
tout

tout cet appareil et de toutes les autres choses qui auroient pu lui inspirer de songer à son propre salut , Edouard se précipita dans ma chambre , se jeta à genoux à côté du lit , et pencha sa tête sur mon visage , qui reçut et accueillit les tendres pleurs qui couloient de ses yeux. O ! Louise , Louise , (dit-il) je ne saurois plus y tenir ! Comme il disoit cela , on entendit Henri dans l'escalier , Edouard se releva avec précipitation. — Ciel ! dit-il , est-il possible , Henri est-il déjà revenu ? Allons , n'importe. Mon frère entra , et à la vue d'Edouard recula deux pas , comme un homme frappé d'étonnement. Edouard courut à lui , se jeta à son col en l'embrassant , et exigea qu'il lui rendît la pareille. Oh ! Henri , s'écria-t-il , il y a trop long-tems que nous nous laissons gouverner par une fausse délicatesse. Nous avons assez sacrifié à la pique , car Emilie et Louise

en ont été les victimes. J'ai appris que votre sœur se mouroit, et je n'ai pu me refuser le triste privilège au moins d'un ami, — m'en gronderez-vous, Henri ? — Continuerez-vous toujours à refuser votre main et votre cœur au frère d'Emilie Corbett ? *Répondez donc ?* Ce fut-là la première fois que j'eus connoissance de la dispute. La surprise que cette connoissance me causa, eût été trop forte pour moi dans *le meilleur* état de santé. Et dans celui où j'étois, *pour l'instant*, elle pensa me devenir fatale. Tout ce que mes forces me permirent de faire, ce fut de me lever sur mon séant, de joindre les mains dans l'attitude de la supplication, et de les implorer avec de foibles accens de vouloir bien épargner mes derniers momens, sans en augmenter l'amertume par leur inimitié.

Avant que j'eusse fini de pronon-

cer ces mots, Henri et Edouard étoient à verser des larmes sur le col l'un de l'autre, et Henri dit : Hélas ! Edouard, je vous dois plus que cela, car j'ai été le premier à rompre la promesse. J'ai secrètement entretenu la correspondance ordinaire avec Emilie depuis qu'elle est partie ; et j'ai trouvé que ma *tendresse* l'emportoit sur la *vivacité* de mon caractère. En effet, nous avons *tous deux* eu tort. Soïons dorenavant plus qu'amis, — s'il est possible soïons frères ; n'est-ce pas, mon cher Edouard ?

Aussi-tôt, Emilie, je joignis encore les mains, et je sentis un mouvement subit de joie s'emparer de moi, qui donna un tour, — un heureux tour à ma maladie. — Je guéris. Alors il fut convenu entre nous, que *le sujet de la dispute*, aussi-bien que les moïens de réconciliation seroient également tenus secrets. Les familles se réunirent,

et il n'y eut que Edouard, Henri et Louise qui furent instruits du sujet qui avoit occasionné la dernière froideur entre les deux premiers. Mais cette harmonie ne dura pas long-tems; — elle fut encore interrompue par le violent acharnement de votre père dans la cause de l'*Amérique*, qui se trouvoit contraire à celui de mon frère dans celle de la *Grande-Bretagne*. Edouard tenoit au parti de son père; et, quoique cette différence de sentimens ne produisît plus une interruption de notre correspondance, cependant, elle ne laissoit pas de menacer de rompre éternellement nos intérêts politiques. Dans ce même tems, Henri avoit la permission de vous faire sa cour, et Edouard continuoit ouvertement sa partialité pour moi. Il y a même plus, votre père déclara enfin qu'il ne désespéroit pas encore de voir les deux païs s'embrasser, et deux

heureux mariages se faire , pour en célébrer la réunion. Heureusement , ma chère Emilie , vous étiez absente de la maison , à faire une visite en campagne , pendant la plus grande partie de tous ces événemens , et votre Henri jugea qu'il n'étoit pas à-propos de rompre le fil d'une aussi charmante affection comme celle qui régnoit entre vous deux , pour vous instruire des petites disputes qui s'étoient passées dans la maison pour la traverser. Enfin , la querelle s'échauffa de l'autre côté de l'Atlantique , et menaça de porter l'effusion du sang et le ravage dans la partie de ce continent où Edouard avoit des possessions. Louise , (me dit-il un soir) il faut absolument que je passe la mer ; ma fortune est en danger : il est autant de votre intérêt que du mien , que je tâche de la défendre : cependant , je patienterai encore un mois pour apprendre l'issue

de certains arrangemens qui sont sur le tapis entre les deux païs ; — si la paix en est le fruit, vous savez avec quel plaisir je resterai en Angleterre : si ce but venoit à ne pas avoir lieu, il faudra que vous preniez sur vous de me quitter pour un court espace de tems. Mais aussi, continua-t-il, comme il n'y a personne qui puisse deviner ce qui peut arriver pendant la plus petite séparation, je souhaite ardemment d'être en état, avant mon départ, de vous appeler par le plus tendre de tous les titres humains, *la moitié de moi-même*. Vous donner ce titre publiquement, c'est-ce qui ne sauroit se faire : car, quoique mon père affecte d'y donner son consentement, je sais que notre union ne laisseroit pas de le rendre malheureux. Non, Louise, que notre union ne soit connue que de nous seuls, jusqu'au moment où il sera tems de la communiquer. N'en

faites part à qui que ce soit , du moins jusqu'après mon retour, ni à Emilie, ni à Henri, ni à personne de la famille. J'ai mes raisons pour cela , et même encore de plus fortes que celles que vous savez déjà.

Peu de tems après cette conversation, Emilie , nous fûmes secrètement mariés, et aucuns des rendez-vous qui nous acheminèrent vers cette cérémonie, ni qui la suivirent, ne furent jamais découverts, ni même soupçonnés. Avant son départ, mon infortuné mari me remit entre les mains un papier cacheté, qui renfermoit son testament, et il me pria de ne point l'ouvrir avant son retour. Tant qu'a duré la douce espérance de ce retour, je n'ai pas touché à ce papier, et ce n'est que depuis peu de jours que je me suis permis d'en rompre le cachet. Hélas ! je vois aujourd'hui que c'est une disposition testamentaire de son

bien en Amérique , qu'il m'a laissé en totalité comme seule exécutrice.—

Oui , ma chère Emilie, il existe un orphelin d'Edouard ; et le Ciel seul peut savoir si le père a même jamais eu connoissance de sa naissance avant de mourir. Je lui ai écrit plusieurs fois des lettres remplies de toute l'inquiétude la plus tendre et la plus détaillée qu'une mère puisse exprimer ; mais je n'ai jamais eu de réponse.

C'est à Madame Arnold, cette chère et généreuse amie , que je dois la possibilité de garder le secret de mon mari, malgré un événement qui a bien pensé le trahir. Le pauvre petit a été dernièrement malade, et l'on n'attendoit même plus à chaque instant que de le voir passer. C'est là la raison (oh ! nature) qui m'a fait écrire ce grifonage insensé par lequel je priois Emilie de suspendre sa visite. A mon arrivée chez notre digne Caroline , je trouvai

trouvai que la froide main de la mort s'appesantissoit sur mon enfant. Je pleurai amèrement. Je priai Dieu en veuve désolée , de ne me pas dépouiller tout-à-fait ; et je le suppliai (ah ! avec quelle ardeur !) ou de me rendre l'un , ou de nous prendre tous les deux.

Ma prière fut exaucée. Mon enfant se rétablit. Votre lettre me parvint dans le moment , le plus nouveau , le plus touchant et le plus extatique où puisse jamais se trouver une mère. Je voïois encore devant moi le sourire de mon pauvre petit , je l'avois dans mon cœur. Je voïois se déployer en miniature sur son petit visage tous les traits de mon cher Edouard. Oh ! quelle extrêmité enchanteresse de ravissement ! Il devint trop fort pour moi. Je devorois mon enfant par mes baisers. Je courus , les yeux pleins de

larmes de joie, chez Madame Arnold. Je pensai à toi, ma charmante Emilie, comme étant la sœur d'Edouard, et je t'ouvris, sans y penser, le secret de mon cœur, que personne ne partage avec toi que Caroline.

Edouard, le petit Edouard dort pendant que j'écris cette lettre. Sa douce haleine est comme la musique des Cieux à l'oreille de sa mère. Ah ! si elle se fût suspendue, — arrêtée, — *éternellement* arrêtée cette harmonie, que serois-je devenue ? Mais, il vit ; ainsi je ne veux plus ni murmurer, ni me plaindre. Oh ! il ne me faut plus que de la santé à-présent pour élever sa jeunesse. Emilie, vous êtes sa tante : c'est pourquoi, si cette foible fabrique venoit à manquer avant qu'il fût en état de se passer d'un appui, (et Dieu sait quand cela arrivera !) ne lui servirez-vous pas, ah ! ne lui ser-

virez-vous pas de mère ? Considérez qu'il a bien des droits sur vous. C'est le fils d'Edouard votre frère , et le fils de

LOUISE.

LETTRE LXVIII.

A LOUISE CORBETT.

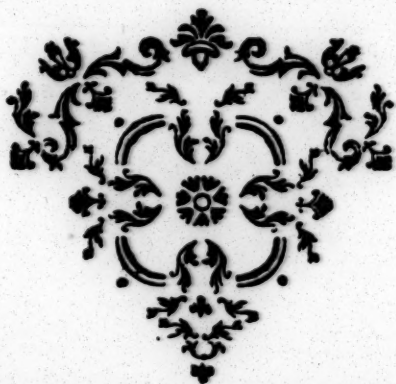
OH ! merveilleuse Providence ! je sens dans chacune de mes veines combien la nouvelle que vous me donnez , m'est chère. Je vous reconnois pour amie. Je vous reçois pour sœur. Mais aussi mon pouvoir ne s'étend pas plus loin. Embrassez votre enfant , et ne vous plaignez point. Le courage d'Emilie peut bien actuellement , Louise , vous servir d'exemple pour prendre patience. Le père et la fille

L ij

(124)

sont à-présent tous deux malades
au lit , et tous deux réduits à la plus
grande extrémité de souffrance et
d'indigence. Je n'en saurois faire da-
vantage. Adieu. — Je ne murmure
point.

EMILIE.



LETTRE LXIX.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

CASTLEBERRY est actuellement le siège de la confusion et de la calamité. On diroit que je suis prédestiné à être le meurtrier de mes hôtes. Je ne puis attribuer la maladie du père et de la fille à autre chose, sinon qu'au *desir* trop grand que l'un a d'un mariage, que l'autre a trop de raison de *détester*. — Oh ! grand Dieu ! voilà l'explication de tout le mystère. La lettre que je vous envoie ci-incluse en original, vous l'expliquera ; car, pour moi, j'en suis si saisi, que je ne saurois prendre sur moi de la copier.

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXX.

A Sir ROBERT RAYMOND ()*.

JE ne suis pas fait pour l'hypocrisie. La tristesse de mon âme ne vous a sans doute pas échappé. — Elle est peinte sur ma figure ; et je n'ai pas le talent de la déguiser. C'est aujourd'hui mon tour de vous prier d'en agir avec moi avec franchise. Dans peu d'heures ma fortune sera changée si fort en pis, qu'il m'est impossible de vous prier davantage de faire un pas plus avant dans le traité qui concerne Emilie. Je n'ai pas actuellement une seule guinée à lui donner. Tout ce qu'elle peut attendre , c'est soixante-douze mille livres qui lui ont été laissées par testament : et je ne saurois attendre de

(*) Incluse annoncée dans la précédente.

vous, que votre goût pour Emilie l'emporte sur toute sorte de considération pécuniaire. Etre réduite à trois mille guinées, Sir Robert, c'est être réduite à la *mendicité* même, en comparaison de ce que ma fille avoit droit d'attendre. Permettez donc que nous nous retirions. Je suis percé jusqu'au cœur par différens malheurs. Vers la fin de la semaine, j'espère que nous serons assez bien pour être en état de partir. Pardonnez la ridiculité de s'écrire quand on est sous le même toit. Il est des points sur lesquels on n'aime point à s'expliquer verbalement. Celui-ci en est un. Je vous honore et je vous aime. Mais n'ouvrez la bouche de ceci ni à Emilie, ni à

CHARLES CORBETT.



LETTRE LXXI.

A C. CORBETT, Ecuier.

IL n'étoit pas besoin de nouveaux empêchemens. Il y en avoit déjà en assez bon nombre et d'assez puissans. Poursuivre mes intentions après ce que vous m'apprenez, cela n'est *certainement* pas praticable. Je tremble-rois d'approcher d'Emilie à-présent : je craindrois d'avoir l'air auprès d'elle de jouer plutôt le rôle d'un chaland qui veut l'acheter, que celui d'un amant. Oh ! je ne blâme point cette aimable hauteur que la pauvreté engendre dans une âme généreuse. M'en tiendrai-je à *traiter* purement et simplement pour la main d'Emilie ? Cependant, comment aussi pourrois-je me résoudre à y renoncer ? Voïons.

* * * * *

**** Je viens de trouver un expédient, M. Corbett ; mais il aura besoin de votre suffrage et de votre assistance. Il n'y a plus qu'un moïen de me donner des marques de votre estime et de m'obliger en même-tems , et je vous somme , par tous les droits de notre ancienne amitié , de vous conformer à mes desirs.

— Mais, non ; cela ne sauroit avoir lieu. Par réflexion cela ne vaut rien. Il faut que je cède à ma destinée. Mais ne me quittez pas encore. Reposez-vous. Remettez-vous. Réfléchissez sur ce qu'il y a de mieux à faire. Détaillez-moi tout votre malheur , et concertons ensemble les moïens de le mitiger.

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXXII.

Au même.

LE billet irrésolu que je vous ai en-voïé ce matin dans votre chambre, ne vaut pas la peine que vous vous amusiez à le déchiffrer. Je voulois vous exprimer, d'une manière qui répondît aux mouvemens de mon cœur et de mon amitié, ce que votre présente infortune me fait éprouver. Je voulois tâcher de découvrir quelques personnes assez *au fait de votre perte*, pour m'en instruire moi-même, et me mettre en état de tramer quelque pieuse fraude pour vous tirer de votre situation sans blesser votre délicatesse. Mais je gâteroïis la chose, et par-là je détruiroïis le bonheur que je cherche à vous procurer. Je suis un homme tout simple et tout uni, et je

suis naturellement gauche dans mes complimens, quand il s'agit de mettre de l'ornement à l'expression de mes sentimens. Acceptez donc, mon cher Corbett, l'offre d'un cœur droit, au lieu de manières élégantes. Il n'est pas besoin de détours et de précautions pour introduire un commerce que l'amitié commande. Dans ce cas, pourquoi alongerois-je davantage cette préface ?

Corbett, je suis une de ces sortes de gens qu'on appelle dans le monde, prodigues : car, je n'aime l'argent qu'autant qu'il me rend heureux. Mon bonheur dépend de la société, et ce n'est pas en moi seul que je le trouve. Or, je l'ai fixé chez moi dans le cercle cher et précieux qui y renferme Emilie et son père. Je ne veux point m'égarer au-delà de cette barrière ; et si je puis contribuer à les rendre heureux, de toute nécessité mon propre

bonheur ne sauroit alors manquer d'être complet. Voilà tout mon système : vous voyez qu'il est aussi simple que concis. Par un hasard singulier, je suis devenu riche, vous le savez. La somme que je possède, est trop considérable pour pouvoir être dissipée, et trop foible pour un homme qui auroit le goût d'accumuler ; mais elle est très-suffisante pour faire le bonheur de trois personnes, en tant que leur bonheur dépendroit d'argent. Ainsi, divisons donc ce que j'ai entre trois personnes ; mais que de ces trois personnes il n'y en ait que deux qui sachent quelle est la source qui fournit aux besoins de l'autre. Il ne vous sera pas difficile de faire croire à Emilie (ce qui en effet sera très-vrai) que par un événement inattendu vos pertes sont réparées. Cette nouvelle lui causera trop de plaisir, pour qu'elle s'occupe des moïens qui auront produit cet évé-

nement, et pour qu'elle vous tourmente afin que vous les lui communiquiez; ou, si elle faisoit la question, sa curiosité n'est pas si forte qu'on ne pût aisément la satisfaire, en lui disant tout ce qu'on voudra. Je me flatte que vous m'aimez trop pour vous faire des scrupules avec moi : cependant, en cas d'événement, je me tiendrai toujours prêt pour combattre ceux que vous feriez naître. Il est, en vérité, très-dur et très-mortifiant que ces petits services d'ami soient devenus si rares aujourd'hui, qu'on se trouve même très-embarrassé pour en faire l'offre; comme si l'on devoit se contenter absolument aujourd'hui dans la société de la pure étiquette et des belles protestations. Tout ce que je vous demande donc à-présent, est que vous ne perdiez pas une minute à arranger vos affaires, et de ne vous ressouvenir de la *manière* dont elles auront

été accommodées qu'autant qu'elle contribuera à remplir votre sein de tendres sentimens, et à fortifier le ciment de l'alliance qui nous unit. A ces conditions, je reprendrai ma chance avec Emilie comme auparavant ; mais, pour tous les biens de l'univers, je ne voudrois pas qu'elle eût le moindre soupçon de nos arrangemens particuliers. Et je ne veux pas non plus que vous essayiez le moins du monde à faire pencher son cœur. Abandonnez-la aux mêmes hasards qui, avant cette affaire, auroient pu se rencontrer. Il n'est pas raisonnable que je m'attende qu'elle m'épouse par *amour* ; mais, pour l'amour de Dieu, épargnez-moi le chagrin de recevoir une main que la reconnoissance auroit sacrifiée.

Je suis bien charmé d'avoir la satisfaction de vous offrir les témoignages de mon amitié, avant qu'elle ait été

(135)

prévenue. Je serai chez vous dans un moment, et j'exige que vous n'affectiez aucun des préjugés d'usage, que lorsque vous verrez que (ce qu'on appelle follement sagesse dans le monde) s'emparera de la main ou du cœur de

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXXIII.

A Sir ROBERT RAYMOND.

QUE puis-je vous dire ? Figurez-vous un vieillard baignant son oreiller de ses larmes , et tout d'un coup accablé d'abord de richesses , et ensuite saisi de transports de joie ! Oh ! Raymond , Raymond , ces sortes d'amitiés sont aujourd'hui trop rares dans le monde , pour nous autoriser à en accepter les effets : et il y a plus d'un homme qui s'est trouvé ruiné , parce que l'usage ne lui permettoit pas d'avoir de grandes obligations. Mes malheurs ne sont causés que par les cruelles calamités de la guerre , et non par les prodigalités luxurieuses de la paix. C'est la désolation publique qui les a produits , et non mes défauts personnels

nels et particuliers. Malgré cela — la somme est si forte , — la situation si critique , — la —

Eh bien ! eh bien ! je tâcherai de me rétablir, et nous causerons ensemble ; mais je tremble singulièrement.

Je crois presque que je serois capable de *faire* une pareille offre, même dans ce moment glacé de ma vie ; car mon cœur est encore chaud. Mais hélas ! comment me résoudrai-je à l'*accepter* ? — Je puis bien supporter votre supériorité, mais comment puis-je —

— Le monde est trop fort pour le plus robuste d'entre nous, Sir Robert. A quel degré faut-il que les préjugés vulgaires soient arrivés, et dans quel misérable siècle faut-il que nous vivions, puisque la main même de la libéralité *tremble* au moment où elle se tend, de peur que ses motifs —

Partie II.

M

— Enfin, mon ami, je ne saurois écrire; mais venez me trouver.

CHARLES CORBETT.

LETTRE LXXIV.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

JE m'imagine qu'il y avoit quelque *erreur* dans la lettre de Corbett que je vous ai envoïée : car, j'apprends que ses affaires sont toutes rétablies, et la défense généreuse qui m'avoit été faite de continuer de penser à Emilie, (dans un tems où la plupart des parens le croiroient le plus utile) est actuellement levée. Ainsi, me voici encore une fois en pleine liberté de me rendre aussi tendrement malheureux qu'il me plaira.

Corbett est aujourd'hui aussi bien rétabli, du côté de la santé, que du

côté de ses affaires ; et je viens d'apprendre qu'Emilie est aussi beaucoup mieux. Oh ! mon pauvre cœur, comment vais-je supporter sa vue ! — Si sa maladie l'a beaucoup changée, — si elle a l'air de souffrir, ou d'être dans aucune espèce de danger, je me trahirai certainement.

Il me semble que j'ai souhaité plus tendrement d'être son mari, depuis son indisposition qui lui a fait garder la chambre, que lorsqu'elle jouissoit des plaisirs et de la santé. En m'unissant à elle, sa beauté ne me toucheroit pas plus que sa foiblesse et son adversité. Certainement, Frédéric, les tendres services d'un ami n'ont de mérite qu'autant qu'ils sont moins remarqués par le monde. Les foiblesses auxquelles la construction délicate d'une femme expose sa personne, sont peut-être plus séduisantes que sa beauté. La fleur qui se porte bien, a

M ij

l'air d'être au-dessus de la protection, et elle s'épanouit au soleil dans un état d'indépendance ; mais en soignant celle qui penche la tête d'un air tendrement abattu , et qui est prête de tomber sur la terre qui la nourrit, notre soin devient plus cher , à mesure qu'il est plus nécessaire. En pareil cas , c'est le titre de père ou de parent , que nous acquérons , et qui nous touche plus que celui de jardinier. En effet , dans toutes sortes de circonstances , on s'appercevra que les parties les plus délicates de notre nature sont toujours les plus agréables ; et l'on aime les choses en raison , non de ce qu'elles sont fortes , actives et bien fortifiées , mais en raison de ce qu'elles sont douces , souples et pathétiques.

Emilie dîne en bas aujourd'hui. Je ne l'ai point vue depuis plusieurs jours. Dans l'état où mon cœur se

(141)

trouve, Frédéric, ne pourriez-vous pas vous former l'idée d'un sentiment qui participe également de la crainte et de l'espérance ? Si vous le pouvez, vous êtes en état de juger de la situation actuelle dans laquelle se trouve votre

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXXV.

A EMILIE CORBETT.

OUI, ma chère enfant, ce que je vous assurois ce matin, est très-vrai. Par un hasard qui arrive rarement aux personnes qui sont dans l'adversité, je me suis relevé de mon malheur. Cet événement ne sauroit être mieux comparé qu'à la guérison d'un homme qui auroit été à la dernière extrémité, et dont on n'espéroit plus rien : car, si le secours eût tardé plus long-tems, c'eût été la mort de mon crédit, et vous auriez pleuré sur ces cheveux blancs dans une prison. Oh ! les *moïens*, les *moïens*, ma chère enfant, qui nous ont procuré cette suprême félicité ! la généreuse main, le généreux cœur d'où — mais il m'est défendu de parler. Ne sauriez-vous *deviner* ? Non !

il n'est pas possible ! Il semble qu'il faille un essor trop sublime , — trop près des Cieux pour qu'aucune puissance terrestre — Et cependant , s'il se trouvoit un être humain qui eût sauvé à votre père l'ignominie , et à vous l'indigence ; — si , ô ma chère Emilie ! il se trouvoit un tel caractère mouvant sous vos yeux , et sollicitant votre attention , quels — quels sont les mouvemens , quels sont les sentimens que vous lui devez ?

CHARLES CORBETT.



LETTRE LXXVI.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

ENFIN, Frédéric, je viens de revoir encore une fois l'objet et la source de mon admiration et de ma peine. Elle est venue ; s'est assise à table ; a prononcé quelques mots d'une voix argentine ; a soupiré légèrement et s'est retirée. Je n'ai de ma vie fixé mes yeux sur aucune composition de terre mortelle, si douce et si touchante. Elle vous intéresse actuellement d'autant plus qu'elle a moins d'éclat. Le chagrin lui a enlevé la rose de dessus ses joues, et n'y a laissé que le lys, qui a l'air de regretter d'une manière bien touchante, la perte de son compagnon. Elle me revient sans cesse à l'esprit, et la maladie qui a affoibli son corps, semble n'avoir fait
que

que fortifier mon affection. Mes desirs ont bien augmenté ; mais mes espérances n'ont pas fait grand progrès. Je vois la politique se battre en retraite ; et tandis que j'en *reconnois* la justice, je fais mes préparatifs pour continuer. Oui, Frédéric , je suis déterminé à rompre la glace, et cela sans plus tarder. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE LXXVII.

A. C. CORBETT, *Ecuier.*

CES transitions sont presque trop fortes pour moi ; — mais je ne saurois m'empêcher d'accueillir l'agitation précieuse qui me vient du trait imprévu qui rétablit la félicité de mon père. Au moment où j'ai reçu de votre part le billet qui m'en instruit, je me

Partie II.

N

préparois à vous aller trouver , mon très-respectable père , pour vous assurer de la satisfaction avec laquelle je vous aurois suivi dans tous les revers de votre fortune , et combien ma main étoit prête à travailler pour notre commune subsistance. J'avois même préparé plusieurs tendres argumens pour prouver la *frugalité de la nature* , et pour faire voir combien il est facile de la supporter à bon marché. Je vous aurois fait sentir la douceur d'avoir une couche rangée de la main d'une fille , et des mets non somptueux , mais sains , préparés par votre enfant. Je n'aurois pas oublié non plus de vous faire ressouvenir de ce que votre tendresse pour moi , plutôt encore que votre précipitation , vous a fait oublier , je veux dire , cette somme de *trois mille guinées* dont je dois hériter du chef de feu mon oncle ; — aussi bien que de ces brillans colifi-

chets, qu'il seroit infâme à Emilie de *garder* ou de *porter*, tandis que son père seroit dans l'adversité. Mais, tous ces raisonnemens deviennent actuellement inutiles, puisque vous voilà rendu à la félicité, et qu'il y a, à ce qu'il paroît, quelque noble instrument dont la Providence s'est servi pour opérer ce bonheur. Quelle espèce de sentiment je leur dois à tous deux, c'est ce qui ne sauroit souffrir la moindre question. Si mon âme n'est pas insensible, elle doit se fondre en gratitude et en prière, en admiration et en louange ; mais encore, il me semble que cette marque d'amitié ne devroit être acceptée qu'avec modération, mon cher père. Puisque nous avons une somme d'argent assez considérable à notre portée et à notre disposition, ne devrions-nous pas commencer par faire usage de celle-là, et —

Pardonnez-moi, je vous prie; vous m'avez appris à aimer le langage de la nature, et vous ne devez pas vous offenser lorsque l'occasion se présente d'en faire usage. La bienveillance est un rayon du Ciel qui descend dans le cœur de l'homme pour le ranimer et l'égaier; mais si nous ne l'*économisons* pas comme il faut, si nous sommes *prodigues de son lustre*, et que nous ne fassions rien de nôtre côté, tandis qu'il darde sur nous — En un mot, mon père, je sens que je suis un peu *jalouse*, que quand vous vous êtes trouvé obligé de mettre votre confiance dans un *second*, vous n'avez pas montré votre affection ordinaire à

EMILIE.



LÈTTRÈ LXXVIII.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

PEU après déjeûné ce matin ,
 comme nous étions , Corbett et moi ,
 à nous promener dans le jardin , il me
 prit la main , et la portant sur son
 cœur , il me dit : « à-présent , Sir Ro-
 » bert , c'est-là le moment : ma fille
 » est rétablie. Saisissez l'occasion de
 » lui découvrir votre généreux atta-
 » chement ».

Ma foi , Frédéric , je ne vois pas
 trop la générosité qu'il y a à tâcher de
 posséder une belle jeune fille.

« Je vous en donnerai l'occasion ,
 (continua M. Corbett) » et je prie
 » Dieu qu'il soit en son pouvoir de
 » vous donner la possession de sa
 » main et de son cœur » !

* * * * *
 * * * * *

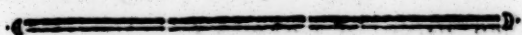
S U I T E.

MONSIEUR Corbett m'apprend qu'Emilie vient de s'en aller dans la bibliothèque. Elle est, dit-il, toute *tendresse* aujourd'hui. C'est donc là l'instant d'une déclaration; la saison la plus favorable pour parler; et je crois que jamais je ne fus moins *propre* pour la besogne. Ah! que je voudrois bien être plus jeune, plus beau, moins riche et plus engageant. Ma foi, je souhaite là le changement de la plûpart des choses qui me plaisoient le plus, avant que je visse Emilie Corbett.

Après tout, il ne lui échappe pas une syllabe au sujet de Henri. Certainement, ce n'est pas mauvais signe. Comme on saisit avidement la plus petite branche qu'on trouve sous sa main quand on se noie! Je ne ferme-

rai pas cette lettre que je ne sois en état d'y ajouter les particularités de notre conférence.

* * * * *



S U I T E.

C'EST fait. Tout est décidé. J'ai lu mon arrêt sans découvrir mon état. Je suis entré dans la bibliothèque, et j'y ai trouvé Emilie. — Ah ! comment vous décrirai-je la situation dans laquelle je l'ai trouvée ! Elle s'étoit occupée à examiner les ravages de la guerre, tels qu'ils sont représentés dans les gravures qui pendent autour de la chambre. J'ai vu les larmes qui rouloient encore dans ses yeux. Oh ! quels yeux !

Et de quoi donc s'agit-il, Emilie, lui dis-je ?

J'ai pleuré à la vue de la représentation d'une victoire complète, dit Emilie. Alors elle commença à me faire voir les progrès sanglans de la bataille gravée, et avec tout le pathétique de la philanthropie, elle m'adressa ainsi la parole :

« Oh ! Sir Robert, voïez les différentes images de la conquête et de la défaite ! Remarquez deux puis-
 » sans ennemis de l'espèce humaine
 » qui se rencontrent, après avoir mutuellement réfléchi sur leur plan d'attaque, pour s'égorger l'un l'autre,
 » — pour commettre en général le même crime qui en particulier se
 » trouve puni par la rétaliation d'une
 » mort hontense. Détruire un individu passe pour une ignominie ;
 » mais quand il s'agit de massacrer
 » une armée, la trompette sonne
 » des airs de triomphe. La corde et
 » la potence, précédées de l'épreuve

» affreuse d'un noir cachot , sont la
 » punition de celui qui dans la phré-
 » nésie de sa colère, ou dans la rage
 » de son desir, prive l'objet qui cause
 » en lui ces irritations, du *pouvoir* de
 » lui causer de nouveaux tourmens :
 » tandis que le laurier forme la guir-
 » lande de *ces héros* qui, après avoir
 » quitté les villes qu'ils ont dépeu-
 » plées, et les territoires qu'ils ont
 » saccagés, reviennent chez eux cou-
 » verts de tous les honneurs du meur-
 » tre et du carnage ». —

Elle s'arrêta là un moment. Son
 œil s'enflamma d'un généreux mépris ;
 et elle étendit encore son beau bras
 blanc sur le tableau, et continua
 ainsi :

« Voïez encore ici, Monsieur, le
 » *meurtre* légitimé et *couronné de gloire*
 » représenté sous toutes ses formes ;
 » voïez, — voïez dans le flanc palpi-
 » tant de ce malheureux la balle qui

» vient d'entrer ! — Ici une tête sépa-
 » rée de son corps, — là les restes dé-
 » chiquetés d'un bras arraché de l'é-
 » paule ; et les chevaux blessés, fou-
 » lant aux pieds leurs maîtres blessés
 » comme eux !

» Des droits, — des territoires — et
 » des privilèges contestés ou envahis,
 » voilà la grande justification ! Qu'elle
 » est pauvre ! qu'elle est puérile !
 » qu'elle est mince !

» Ah ! *terre*, toi, notre mère com-
 » mune, — toi, dont le sein bienfai-
 » sant fournit à tous tes enfans la nour-
 » riture, le plaisir et les richesses lors-
 » qu'ils veulent te cultiver, comment
 » peux-tu devenir l'objet de l'ambi-
 » tion et le motif d'une dispute sangui-
 » naire ! Dans quelles ridicules pro-
 » portions de propriété chimérique,
 » te trouves-tu divisée ? Comment se
 » fait-il qu'on se querelle et qu'on se
 » déchire pour en obtenir une portion

» plus considérable ? Combien de fois
 » le soleil, qui reluit sur ta surface,
 » qui par sa chaleur féconde les grains
 » et tes différentes productions, n'a-
 » t-il pas retiré ses rayons de dessus
 » toi, et caché sa lumière pour ne
 » pas voir la verdure de ton manteau
 » souillée par le sang humain ! Ce-
 » pendant tu as, *toi-même*, mère im-
 » prudente, tu as, *toi-même*, en quel-
 » que sorte prêté la main à ces hor-
 » reurs. Ah ! toutes les divisions intes-
 » tines des hommes, toutes les misères
 » de la guerre ont pris leur source
 » dans le desir immodéré de posséder
 » cette brillante poussière que nous
 » appellons or ! — Que n'en cachois-
 » tu mieux le dangereux éclat ? Pour-
 » quoi as-tu permis que tes enfans
 » par ruse et par curiosité ouvrisent
 » le sein de leur mère, pour en arra-
 » cher ce malheureux métal ? que le
 » frère fît une guerre dénaturée à son

» frère pour en partager les dépouil-
 » les ? L'avarice et l'ambition sont de
 » la même famille, elles s'assistent
 » réciproquement dans leurs vices :
 » l'une se plaît au pillage, l'autre au
 » ravage qui le procure.

» — Mais plus loin la destruction
 » est plus rapide et plus terrible. —
 » Voïez là-bas dans ce coin ; ils sont
 » occupés à emporter les mourans et
 » les morts. On diroit qu'il y a encore
 » de la vie dans ce corps lacéré : on
 » diroit dans le tableau qu'on le voit
 » encore palpiter ! — comme les ruis-
 » seaux de — Ah ! bon Dieu ! voilà
 » le pied d'un cheval qui va lui écri-
 » ser la poitrine ; — voilà encore une
 » autre épée qu'on lui met à la gorge.
 » — Arrête, arrête, barbare ; — il est
 » de ton *espèce*, il est ton semblable :
 » peut-être même qu'il a des proches,
 » qu'il a des personnes chères, qui
 » lui sont *tendrement unies*. — Retiens

» ta main sacrilège, — ne tue pas
 » celle dont l'existence est liée avec
 » la sienne ; — ne tue pas ses foibles
 » enfans ; — respecte la tendre situa-
 » tion de l'enfance dépourvue de son
 » protecteur ; — respecte les liens at-
 » tendrissans de famille, — respecte
 » ton Dieu. Ah ! Henri, Henri, Henri,
 » telle peut être, oui, telle peut se
 » rencontrer ta cruelle catastrophe !
 » tel, Hammond, tel — ».

En disant cela, elle est tombée
 sans sentimens par terre. Son âme étoit
 remplie d'images les plus horribles.
 C'étoit sans doute une noble *phrénésie*
 de *tendresse* et d'*humanité* ; mais cette
 exaltation avoit suivi de trop près sa
 dernière convalescence. — On vient
 encore de la remettre au lit. Malheu-
 reuse Emilie !

Oh ! M. Berkley, que reste-t-il à
 faire ? Elle m'a épargné la douleur
 d'une déclaration. Son amour est sans

espérance , mais n'en est pas moins fixé : le mien est au désespoir. Elle augmente tout à-la-fois mon amour et ma peine. Quelle noblesse de sentimens ! — quel vertueux chagrin ! — quel tendre, quel sincère attachement ! qu'il est sacré le lien qui l'unit à Henri ! Je ne serai pas fâché quand le tems de leur départ arrivera. Je serai toujours uni à la maison ; mais je vois qu'il est absolument impossible d'en faire davantage partie.

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXXIX.

A C. CORBETT, Ecuier.

LE cœur de votre fille, mon cher ami, n'est pas à sa disposition. Ainsi, ne lui laissez jamais connoître une circonstance qui ne peut que la rendre encore plus malheureuse. Tout à vous.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE LXXX.

A LOUISE CORBETT.

NOUS sommes revenus en ville. Les différentes choses que je vous envoie ci-jointes, vous instruiront des scènes touchantes qui se sont passées depuis la dernière suspension de notre correspondance. — Oui, une suspen-

sion faite exprès et par pure *sympathie*. Car, quoique vous m'ayiez souvent répété dernièrement que vous trouviez un plaisir touchant et sensible à partager des chagrins si semblables aux vôtres, je ne pouvois m'empêcher de rougir quelquefois des peines que je dois souvent vous avoir occasionnées. Cependant, dans ce moment-ci, la nature, — cette pauvre nature si foible, me porte fortement à répéter la même faute. Mon cœur est si plein de chagrin, que j'ai besoin de ma chère Louise pour le partager ; et Louise est la seule personne dans le monde capable de me consoler. Madame Arnold est une femme généreuse et spirituelle, elle est aimable et elle a des connoissances ; mais, hélas ! elle n'a pas bu de cette coupe amère, quoique salutaire, qui abat l'effervescence du courage, et qui nous dispose à nous attendrir au récit du malheur des

des autres. Elle est veuve sans avoir jamais connu le prix de son mari ; et l'amour semble être chez elle une passion secondaire qui ne marche qu'après la gloire.

Comment se fait-il donc, ma chère, que nous ne recevons point de nouvelles de Henri ? Ah ! quelle différence entre la poste et un vaisseau !

Oh ! *distance, distance*, c'est à-présent que je commence à sentir ce que tu es ! Joignez-vous, Louise, je vous en conjure, aux prières d'Emilie. — Suppliez cette Puissance à la parole de laquelle les vents et les flots obéissent ; — priez-la en faveur d'une femme malheureuse, dont le trésor est à la merci d'une mer capricieuse ; demandez que toutes ces choses me soient accordées, et mon cœur se trouvera tranquille.

— Tranquille ! eh ! quoi ! cette circonstance seule est-elle capable de

Partie II.

O

tranquilliser mes allarmes ? Les secousses des vagues sont-elles tout ce que j'ai à craindre ? Hélas ! les périls de l'eau ne sont encore que les préludes de ceux de la terre ! A peine les dangers des flots seront-ils passés , que ceux des armes commenceront. De quel côté tournerai-je ma requête ? La politique des nations et les mouvemens de la nature , la voix de l'ambition et celle de la paix , diffèrent si fortement , qu'il semble qu'il y ait une proclamation de guerre perpétuelle entre les institutions *divines* et les *humaines*. Le tendre et agréable intérêt que la nature nous ordonne de prendre au sort de ceux dont la vie et la fortune nous sont chères , nous fait faire des vœux en faveur des enfans de notre país et des amis de notre cœur : et c'est sur ce principe , et non pour le desir de dominer , ou d'être victorieux , que je fais des vœux pour la cause d'Henri

et ~~de~~ ses associés ; — je ne dis pas *compatriotes* , car il paroît que nous sommes en guerre avec eux , comme ils le sont avec nous : c'est une grande famille autrefois *pleine d'amour* mutuel , qui se trouve aujourd'hui divisée contre elle-même. Qui sont donc ceux , ma chère Louise , que nous devons regarder comme ennemis , et qui sont ceux que nous devons regarder comme amis ? Hélas ! nous souffrons amèrement des deux côtés par cette division.

Oh ! Dieu de la tranquillité ! fermez la plaie des *deux partis* , et ne permettez pas que ce qui est déjà si terrible entre différens peuples , même entre des nations ennemies , le devienne encore davantage et plus insupportable , en lui permettant d'exercer sa rage parmi des frères.

Les sentiers que suit l'honneur militaire , ma chère Louise , sont percés à travers les entrailles de l'humanité :

(164)

et l'héroïsme ne fait que rire, ~~lors-~~
qu'on lui parle de pitié ; mais, moi,
qui ai besoin de raffinement pour étein-
dre la simplicité de mes sensations,
je ne cesserai de regarder *la victoire*
même comme une calamité.

Je suis bien malade ; mais je me
suis soulagée en écrivant. Adieu.

EMILIE.

LETTRE LXXXI.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuier.

JE vais et je viens suivant que ma
passion me commande.

Je suis actuellement à Londres à
faire mon service dans la chambre
d'Emilie qui est bien malade, et dans
laquelle je n'ai d'autre accès que celui
que ma profession me donne. Son
amour fait bien du tort à sa santé. Ce-

pendant , c'est de son âge , et son objet en vaut bien la peine. C'est un attachement que la nature , la vertu et la religion concourent à rendre respectable. La jeunesse y donne un nouveau charme. L'infortunée jette dessus une ombre attendrissante et qui intéresse. La maladie l'orne encore d'une douceur particulière ; et l'absence aide à la sensibilité , en rendant le tout plus touchant.

Tel est l'amour d'Emilie ; tandis que *le mien* n'est que la passion d'un homme qui tourne tout autour de l'idole de son cœur avec la plus grande tendresse au moment même qu'il est parfaitement convaincu de la folie de sa conduite.

C'est en vain , Frédéric , que vous vous moquez de moi , que vous me faites des remontrances et que vous voulez me donner des avis. Je ne saurois quitter Emilie. Elle est malade ,

et moi je suis malheureux. Elle en aime un autre, et cela ne refroidit point la diligence de mes attentions, ni l'hommage que je rends à sa vertu et à sa beauté. Elle est tombée sur le chemin de ma vie, et je m'arrête tout court. Je ne saurois aller plus avant. N'allez pas ricaner, ni faire le railleur, mais plaignez ma sensibilité; et si vous jugez à-propos de lui donner un autre nom qui prête plus à la censure, quel qu'il soit, *plaignez-moi par ce nom-là.*

Je tâche de me remettre; mais je n'y réüssis guère. A dire vrai, je n'entreprends cette besogne qu'à contre-cœur; ainsi, je ne saurois m'attendre à y réüssir. Adieu.

ROBERT RAYMOND.



LETTRE LXXXII.

A EMILIE CORBETT.

JE n'aurai plus besoin , ma chère enfant , de faire usage du bien d'une fille ni de celui d'un ami. J'ai trouvé encore une autre ressource dans les soins de la Providence , qui vient en quelque sorte de réparer les torts que la guerre m'avoit faits.

Notre cousin Fanshaw vient de mourir ; et , quoiqu'il ne voulût permettre à aucun de nous de l'approcher pendant sa vie , (quelle inconséquence !) il m'a enfin fait son héritier , avec ce codicile remarquable : — « A Charles Corbett dix mille guinées , parce que j'apprends qu'il vient d'éprouver des malheurs à l'occasion de la guerre avec l'Amérique : » et à Emilie Corbett sa fille , (dont

» la fortune doit par conséquent être
» diminuée pour la même raison)
» cinq mille guinées , pourvu qu'elle
» n'épouse ni *Officier* , ni aucune per-
» sonne impliquée de façon ou d'autre
» dans la contestation ».

Adieu ! puissent ces nouvelles vous
ranimer.

CHARLES CORBETT.

LETTRE LXXXIII.

A C. CORBETT, *Ecuier.*

DIEU bénisse la mémoire de celui
dont la générosité a délivré mon cœur
d'un si pesant fardeau ! Oui , mon cher
et très-respectable père , je suis rani-
mée. Vos nouvelles suspendent la
douleur et le chagrin. Nous en avons
actuellement assez pour satisfaire tous
les desirs qu'une nature contente peut
former. Je m'étois occupée à calculer
les

les moiens de vous persuader d'accepter l'offrande volontaire que me dictoit ma tendresse, — ma suite de devoir ; mais ma perplexité est soulagée. Dix mille livres sterling suffiront pour faire couler les restes d'une vie vertueuse, et *trois* sont suffisantes pour satisfaire tous les besoins

d'EMILIE.

LETTRE LXXXIV.

A LOUISE CORBETT.

LA continuation de ce délai m'effraie toujours. Oh ! que j'ai compté de minutes ! — que j'ai passé de jours et de semaines !

Je vous prie , en grace , de faire acheter à *Robert* tous les papiers de nouvelles imprimés depuis un mois ,

Partie II.

P

(170)

et de les envoïer, sans perte de tems,
à la tremblante

EMILIE.

LETTRE LXXXV.

A EMILIE CORBETT.

TROIS mille guinées, ma chère fille ! comment ! ce qui vous appartient de droit, et en particulier, et qu'on peut appeller votre *propre bien*, monte déjà à *huit mille* ! Comment pouviez-vous donc en ce cas me congratuler, et oublier de vous féliciter *vous-même* ? Mais votre générosité vous a fait regarder pour rien la dernière considération, en réfléchissant sur la première. Telle est la noble négligence de votre caractère. Il faut aussi que je vous aide d'un autre côté, en vous observant que les barrières

d'une agréable fierté sont renversées ,
et l'avenue ouverte, sans-obstacle et
sans embarras, pour vous livrer à
tout objet de tendresse que vous croi-
rez digne de plaire à votre très-affec-
tionné père,

CHARLES CORBETT.

LETTRE LXXXVI.

A C. CORBETT, *Ecuier.*

JE n'affecterai point de vous mal
entendre, mon unique père. Vous avez
l'air de desirer constamment de m'u-
nir avec quelque homme digne d'être
le compagnon de ma vie ; et de ne
vous point rappeler que mon choix
est fait, que mes principes sont fixés,
et que mon cœur est engagé d'une
manière *irrévocable*. Une vénération
insurmontable pour la vérité m'ac-

compagne : j'ai reçu l'attachement que je lui ai voué des respectables auteurs de mon être. C'est un préjugé d'enfance qui m'en est d'autant plus précieux, et vous ne devez pas être étonné que je marche avec tant de fermeté dans la route de mes directeurs. Je vous ai déjà dit cela, Monsieur, plus d'une fois. J'ai été élevée à regarder le bonheur de la vie, non comme une chose que les maximes du monde pouvoient procurer, mais comme consistant en une confiance implicite dans ce pouvoir que le Ciel a placé dans nos âmes, comme un juge infallible dans tous les cas où il est question de morale. J'ai eu bien de la peine à supporter les différentes afflictions qui ont accablé notre maison depuis quelque tems ; et, quoique la nature se soit quelquefois soulagée par des effusions inattendues, ce n'est pas dans *ces momens-là* que je souff-

frois le plus. Quand il n'y avoit que l'œil compatissant de Dieu qui me voïoit, quand je cherchois la retraite et le silence, que je ne conférois en secret qu'avec mon cœur, et que j'entrois dans tous ses goûts, c'est alors, — c'est alors, mon père, que l'excès de la misère de votre Emilie l'accabloit ; car elle trouvoit impossible de retirer son affection d'un objet qui avoit reçu votre parfaite approbation et une approbation si bien fondée, et qui aujourd'hui (pardonnez-moi l'observation) se trouve rejeté sans aucune raison solide. Dans ce moment-ci, je n'ai pas, mon très-cher père, mon esprit assez à moi pour raisonner beaucoup ; mais, vous aurez la bonté de vous ressouvenir que c'est vous qui avez allumé le premier dans mon cœur les étincelles d'amour pour Henri. Outre que nous avons été élevés ensemble lorsque les douces impres-

sions s'admettent avec autant de facilité qu'elles s'avouent avec peu de réserve, vous me l'avez toujours représenté vous-même comme un orphelin rempli d'honneur, de talens et de bon sens. J'ai coutume de compter sur tout ce que vous dites, et je fus enchantée de vous trouver une manière de penser qui correspondoit si bien avec la mienne. Mon affection avoit pris sa force, et avoit déjà donné des fleurs, avant que vous eussiez songé non-seulement à la détruire, mais même à l'arrêter. Alors, *tout d'un coup* vous dites que vous aviez vos raisons (raisons que, jusqu'à ce moment-ci même, vous ne m'avez que très-peu données à connoître) pour desirer que je ne veuille plus penser à Henri Hammond : et cependant vous êtes bien convenu que ce n'est ni la fortune, ni aucune autre circonstance concernant ce que le

monde appelle *un bon parti*, qui occasionnoit ce changement dans votre estime. Or, le défaut de *mérite*, je suis bien sûre, ne pouvoit pas en être la cause : malgré tout cela, vous persistez à me dissuader de m'attacher au mérite, à la grace et à la vertu.

Je suis fort aise que cette manière de s'expliquer l'un et l'autre par lettre, quoique dans la même maison, se soit introduite entre nous. Cela a pu paroître un peu gauche d'abord, mais à-présent elle a pris l'air de familiarité que donne l'habitude. On peut bien dire de cette méthode, dans le cas où je me trouve, « qu'elle excuse la rou-
» geur, et met le cœur tout à nud ». Mais pourquoi parlé-je de rougir ! Certainement je n'en ai pas sujet. Ce n'est pas aux attraits d'une passion romanesque, que je cède. Je n'en fais point un sujet qui puisse produire une seule sensation discordante. J'aime

avec simplicité et avec vérité : et il est infiniment au-delà de mon pouvoir, — même aussi loin que l'observation d'un vœu solennel est de la rupture de ce même vœu, — de changer l'objet de mon amour, sans changer la pureté de ce sentiment. Les sermens qu'on fait au pied des autels, Monsieur, peuvent bien *ratifier* la tendresse ; mais, ils ne sauroient la *créer*. Et parmi les unions sordides et intéressées que les hommes contractent, il n'est pas rare d'en trouver qui sont revêtues de la sanction publique, sans qu'elles aient jamais reçu le consentement particulier et secret de l'esprit ou du cœur. Je ne pense pas que la loi du païs soit en elle-même suffisante pour rendre une femme heureuse. Le mariage est sans doute une institution fort honorable ; mais, il peut aussi se transformer en une institution fort déplorable : c'est-à-dire,

qu'en même-tems qu'il confère de l'honneur, il peut très-bien produire le désespoir. La *cérémonie* n'est que le *sceau* de l'amour réciproque, mais l'*obligation* devoit être passée auparavant : et, à l'égard de l'engagement, je me tiens, dans ce moment, pour aussi religieusement unie à Henri, comme si toutes les formalités de la terre m'avoient passé par les lèvres pour le confirmer. La même façon de penser demeurera dans mon sein, soit que cette confirmation soit éloignée ou prochaine. Ce n'est pas l'intention du Ciel que cette affection ne dure qu'une année. C'est pour toute la vie qu'elle doit durer. Elle doit suivre son objet à travers tous les périls et les dangers. Sa sainte ardeur doit continuer de brûler avec la même égalité de vivacité et de pureté, et il n'y a que la mort qui puisse l'éteindre. Resserrée comme vous voïez que je

le suis, mon cher père, entre la résolution et la vérité, vous devez voir combien le sacrifice du singulier legs de mon cousin me doit peu coûter. Les dogmes *politiques* de M. Hammond n'ont rien à faire avec l'amitié que j'ai pour lui. En tant qu'ils l'ont induit dans un genre de vie dangereux, qu'ils l'ont éloigné de moi, je les déplore. Ce n'est pas l'*officier* que j'ai choisi, c'est l'*homme* ! et quoi qu'il soit, hélas ! très-probable que nos intérêts personnels ne se réuniront pas, cependant l'union de nos âmes est trop sincère et trop forte, pour que vingt-cinq fois la somme conditionnelle de *cinq mille guinées* puisse la relâcher ou la dissoudre. J'ai même pensé déclarer qu'il n'y a aucun motif sur terre qui soit capable de m'engager à accepter ce magnifique présent; mais je me sens subitement corrigée, et je trouve, en examinant

bien ce cœur filial , ô mon cher , mon très-cher père , qu'il y auroit un motif , mais aussi il n'y en auroit qu'un seul , qui pourroit rendre votre Emilie *vie-*
time de l'argent.

Si les dernières révolutions de fortune étoient demeurées dans toute leur force , — s'il avoit plu à Dieu d'en *augmenter* la violence , — si tout ce qu'on auroit pu rassembler par la vente de notre bien et les secours de l'industrie avoit été insuffisant , — et si ces vénérables cheveux eussent *réellement* été condamnés à languir dans une prison , et qu'il n'y eût eu d'autre ressource pour tirer un père de la misère , que la main obéissante de sa fille ; dans un cas aussi cruel , mon tendre et précieux père , si vous rendez justice à mon caractère , et si vous vous en formez une véritable idée , il ne vous sera pas difficile de deviner ce que j'aurois été tentée de faire. J'au-

rois accepté les conditions du codicile , et j'aurois assuré à mon père une ressource contre l'indigence à l'âge où l'humanité est la moins capable de la supporter. Je n'aurois point alors *épousé un Officier engagé dans les disputes nationales*. Et cependant même alors mon amour auroit subsisté, quoique ses vues ultérieures eussent changé.

Dans les replis secrets de mon âme l'image de Henri n'auroit pas cessé d'être gravée ; et quoique j'eusse sacrifié au devoir tout ce qu'il étoit possible ou nécessaire de lui sacrifier, j'aurois été long-tems, et bien long-tems avant de pouvoir étouffer ce sentiment chaste et pur qui me donne, dans tous les cas, droit d'estimer, — ah ! plus qu'estimer ! — *d'aimer Henri tendrement.*

EMILIE.

LETTRE LXXXVII.

A HENRI HAMMOND,
Ecuier.

(A New-York , Boston , ou par-tout ailleurs , dans
l'armée du Général — , en Amérique.)

OH ! Henri , je n'y saurois plus
tenir. Dieu sait où vous pouvez être
actuellement ! Dieu sait si vous exis-
tez ! Mes allarmes sont extrêmes. Je
risque de vous écrire quelques mots.
S'ils vous parviennent , faites-moi part
de votre situation , faites-moi part de
vos malheurs. Ne me tourmentez pas ,
— ne m'assassinez pas ; mais saisissez
le premier moment qui se présentera
pour appaiser les terreurs de mon
cœur. Vous ne vous doutez pas de ce
que j'endure pour l'amour de vous !
Vous ne savez pas tout ce qui s'est
accumulé de malheurs domestiques

par-dessus des chagrins qui sembloient déjà trop considérables pour pouvoir en admettre davantage ! Je n'aurai pas un instant de paix, pas un moment de santé jusqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles.

— De vos nouvelles ! Hélas ! peut-être pendant que j'écris ceci, — peut-être quelque main sauvage —

Oh ! Henri, Henri, — aimer vertueusement, constamment et sans restriction, — connoître tout le prix de l'objet qu'on aime, et tous les *dangers* qu'il court, — *souhaiter* avec ardeur d'apprendre de ses nouvelles, et cependant *trembler* d'en apprendre : où faut-il, oh ! où faut-il placer une telle perplexité ; est-ce parmi les plus horribles calamités, ou parmi les plus grandes bénédictions ?

EMILIE.



LETTRE LXXXVIII.

Au même.

QUOI QUE j'aie déjà une lettre actuellement flottante à la merci des vents et des flots, et que je sache bien qu'il faut qu'elle passe plus d'un jour dans cette agitation avant qu'elle vous parvienne ; cependant , je n'ai pu m'empêcher de reprendre encore la plume avec un surcroît d'effroi , et même , s'il se peut , de tendresse. Je suis malade , et l'on ne veut pas me laisser sortir de ma chambre. On veut me refuser l'usage des seuls instrumens qui sont capables de vous faire passer l'état de mon cœur. On me dit qu'il y a du risque. Que je méprise leur pédanterie ! Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne la *théorie* de la patience : il y a trop long-tems que je la *prati-*

que. Mais, à la fin, je suis environnée d'horreurs trop fortes pour la patience même ! Ah ! au nom de l'agonie que vous me causez, au nom des nuits et des jours terribles que vous me faites passer, *respectez mon malheur.* Soulagez, récompensez et réparez-les. Une page, une ligne, un mot, c'est tout ce que je vous demande. Dites que tout va bien, — dites que vous respirez, et je serai encore une fois tranquille. Ah ! M. Hammond, en quel endroit que vous soyiez, ou quelle chose qui ait pu vous arriver, s'il s'est jamais trouvé quelque occasion de me faire passer de vos nouvelles, vous auriez dû (par pitié pour l'état de mon âme) vous *auriez dû* vous ressouvenir de moi. A moins que — ce qu'à Dieu ne plaise ! — Ah ! je ne me permettrai pas de m'arrêter un instant sur une aussi horrible pensée ; — et cependant ce retard, — cet
 assassin

(185)

assassin de retard ne me présente que les plus cruelles idées. Parlez-moi clairement, amplement, ne me cachez aucune circonstance. Je vous conjure, je veux absolument que vous me fassiez tout savoir sans déguisement, et sans plus tarder. Hélas ! comme je griffonne du papier ! — comme j'extravague ! mais je m'en vais être bien tranquille ; en vérité, pour tout de bon. Je m'en vais tâcher de préparer mon âme pour tout événement, excepté —

— Oh ! Hammond, Hammond, dans quelle horrible situation avez-vous plongé la malheureuse

EMILIE !



Partie II.

Q

LETTRE LXXXIX.*A LOUISE CORBETT.*

FÉLICITEZ-MOI, Louise, félicitez-vous vous-même, — félicitez toute l'espèce humaine ; car un de ses plus beaux ornemens *vit* encore. J'existe. Je respire. Je me sens renaître. Henri se porte bien. Voïez l'incuse. Sanctifiez-la d'un baiser de sœur ; mais gardez-vous bien d'effacer ceux qu'Emilie a imprimés sur chaque ligne. Elle est encore datée de sur mer ; mais la nouvelle me réjouit. Je me fie à la Providence, et je me sens des plus heureuses. Recevez donc mon trésor ; mais ne le gardez pas plus long-tems que le retour de la poste. C'est par amour pour toi , chère sœur d'Henri, que je me prive si long-tems de ce cher compagnon de mon oreiller. Je

(187)

ne saurois fermer l'œil tant qu'il sera hors de ma possession. C'est un exemple de mon amitié qui passe toutes les bornes ordinaires. Ma fièvre diminue ; mon poulx reprend un battement régulier qui annonce la santé. L'espérance parcourt toutes mes veines l'une après l'autre. Je puis souffrir la visite des rayons du soleil , et je vais me retirer pour dormir , en priant tendrement cette Puissance supérieure qui seule est en état de me soulager , de continuer les graces qu'elle a commencé de me faire. Adieu.

EMILIE.

Fin de la deuxième Partie.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

